

LE CENTRE DE REGROUPEMENT



САБИРНИ ЦЕНТАР
SABIRNI CENTAR

DUŠAN KOVAČEVIĆ

Traduction – adaptation :
Vladimir André Čejović et Anne Renoue

LES PERSONNAGES, DANS LA MAISON :

MIHAJLO PAVLOVIĆ, professeur à la retraite. Homme généreux, silencieux. A tenté, à la fin de sa vie, de fonder le Musée du Pays natal.

TANTE ANGELINA, a passé sa vie dans la maison du professeur. A élevé Ivan et Sonja.

IVAN PAVLOVIĆ, fils du professeur Mihajlo. A été, de tout temps, le problème de la famille. Et l'est resté.

LEPOSAVA LA BELLE BOULANGÈRE, la plus proche voisine. Femme du défunt Marko, le boulanger.

SIMEUN SAVSKI, barbier depuis la nuit des temps. Le maître du rasoir et des ragots. Ami du professeur depuis son premier rasage, avant la guerre. Frère du défunt Stevan Savski Keser.

JELENA KATIĆ-POPOVIĆ, médecin, femme énergique et consciencieuse. La fille du célèbre directeur de l'hôpital de la ville, le défunt Dr. Katic.

PETAR, ex-instituteur. A abandonné sa vocation d'enseignant, et s'est tourné vers les "archéologues libres".

BATA LE DADAIS, joueur d'accordéon. Jouait jadis, dans les mariages, avec le défunt Srećko dit "Fleur d'Oranger".

LES PERSONNAGES DANS LE CENTRE DE REGROUPEMENT :
(joués par les mêmes acteurs)

LA DÉFUNTE MILICA PAVLOVIĆ, femme du professeur Mihajlo. Morte dans la fleur de l'âge. Y est restée.

LE DÉFUNT STEVAN SAVSKI KESER, ex-combattant, homme vigoureux de corps et de pensée. Père du défunt Janko Savski, qui durant toute sa vie a fait ce que Stevan réprouvait.

LE DÉFUNT JANKO SAVSKI, a passé sa vie assis à une table de café. A quitté celle-ci deux fois pour voir quel temps il faisait, et une troisième lorsqu'il est mort. Un illustre fainéant.

LE DÉFUNT MARKO LE BOULANGER, mort de tristesse à cause de sa boulangerie, pendant ces années où l'émergence de "la petite économie" n'était qu'un lointain avenir. Terriblement fâché contre sa femme restée en vie.

LE DÉFUNT DOCTEUR KATIĆ, médecin respecté et réputé de son vivant. A gardé cette réputation même après sa mort.

LE DÉFUNT SREĆKO DIT "FLEUR D'ORANGER", joueur d'accordéon avant et après sa mort. A gagné le surnom de "Fleur d'Oranger" à force de jouer dans les mariages. Homme simple, un peu triste.

ACTE I

I

LA MORT DU PROFESSEUR MIHAJLO PAVLOVIĆ

Durant vingt années de dur labeur et de patientes études sur les fouilles de la "lointaine province" de l'Empire romain d'autrefois, le professeur Mihajlo Pavlović a rempli tous les coins et recoins de sa maison de divers et riches objets archéologiques. De jour en jour, la maison familiale s'est transformée en un véritable musée : sur les étagères du salon, où se trouvaient jadis des livres, sont alignées des urnes funéraires, retrouvées dans une centaine de tombes sur les coteaux de la Dobrava. Sous les urnes, selon leur valeur, leur état de conservation et leur signification, sont exposés divers outils, armes et objets de la vie quotidienne des envahisseurs de jadis. Une partie spéciale, sous vitrine, "protège" la bijouterie en argent et les fragiles œuvres artistiques du deuxième ou troisième siècle. Dans la maison, autour de tous ces objets anciens, règnent le silence et l'austérité propres à la plupart des musées.

Par la fenêtre grande ouverte, voilée de rideaux blancs, parviennent les sons plaintifs d'un accordéon, et les cris de gens qui fêtent un événement... Un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée du couloir. Cela fait sortir de la chambre voisine tante Angelina, une petite vieille menue, vivant dans la crainte de Dieu, toute vêtue de noir. La femme a entamé depuis longtemps la septième décennie de sa vie, elle s'approche du téléphone, soulève le récepteur ; au moment où elle va répondre, un nouveau coup de sonnette à la porte l'avertit qu'elle s'est trompée. La tante, toute honteuse, fait un geste de mécontentement de la main, comme si elle en avait pardessus la tête de ses propres confusions, raccroche, et sort dans le couloir. Là-bas, dans la pénombre, elle salue Petar, un homme d'âge moyen, maigrelet, vêtu d'un habit gris trop

grand et trop large de deux bonnes tailles. Petar tient dans ses bras un paquet protégé d'une toile. Il regarde fébrilement autour de lui dans la pièce principale. La Tante lui offre de s'asseoir, mais il refuse.

PETAR : Non, non merci. Comment va le professeur ?

TANTE ANGELINA : Mal, très mal.

PETAR : Est-ce que... vous avez appelé le docteur ?

TANTE ANGELINA : La doctoresse est venue ce matin.

PETAR : Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

TANTE ANGELINA : Que le professeur doit aller à l'hôpital, mais il ne veut pas.

PETAR : Comment ça il ne veut pas ? Il faut qu'il aille à l'hôpital, bien sûr qu'il le faut. Je vais le lui dire...

Petar pose son paquet sur la table et se dirige vers la chambre voisine, fermement décidé à convaincre le malade, mais la vieille femme l'arrête à la porte.

TANTE ANGELINA : N'entrez pas, s'il vous plaît. La doctoresse a dit que personne ne devait le déranger. Elle a promis de passer vers une heure. Quand vous avez sonné, tout à l'heure, j'ai cru que c'était elle...

La vieille femme se dirige vers la fenêtre, écarte les rideaux et penche la tête au dehors. Aux sons de l'accordéon se mêlent des bribes de chansons ... Petar jette un coup d'œil sur l'horloge murale.

PETAR : Il est déjà presque deux heures. Je connais leurs promesses. Vous avez le numéro de cette doctoresse ?

La tante sort de la poche un morceau de papier et le tend à Petar, qui, agacé, compose les numéros de téléphone.

PETAR : Allo ! C'est l'Hôpital municipal ?... Passez-moi la doctoresse... Un instant s'il vous plaît. (*Il s'adresse à la vieille femme.*) Ma tante, comment s'appelle cette doctoresse ?

TANTE ANGELINA : Jelena Katić-Popović, la fille du défunt docteur Katić.

PETAR : Allo... Jelena Katić-Popović. Dites-lui que c'est urgent... Oui ? Comment elle n'est pas là ?... Et où est-elle partie ?

TANTE ANGELINA : Elle est sûrement en chemin pour ici.

PETAR : Est-ce qu'il y a dans cet hôpital un médecin de service sur le terrain ? Pardon... Et à qui vais-je le demander sinon à vous ?... Dites donc, tachez d'être un peu plus aimable avec les gens qui vous appellent, on ne vous appelle pour s'amuser... Quelle honte !

Petar résigné et vexé raccroche le téléphone. Revient à la table... Du couloir on entend une sonnerie. La vieille femme s'empresse d'aller ouvrir la porte.

TANTE ANGELINA : C'est sûrement elle...

Petar défait les nombreuses ficelles autour de la toile dont il a enveloppé un objet... A la place de la doctoresse tant attendue, en "visite d'urgence", arrive le barbier, déjà barbier avant la guerre, boitant de la jambe droite et le dos courbé par déformation professionnelle. Il porte une mallette noire de barbier et parle comme s'il se justifiait.

LE BARBIER : J'ai été mis au courant par monsieur Žunjić, tout à l'heure... Comment va le professeur ?

TANTE ANGELINA : Il n'est pas bien.

LE BARBIER : C'est le cœur ? Dimanche, justement, pendant que je le rasais, il s'est plaint à moi qu'il avait de sérieux problèmes avec le cœur. Il disait que la nuit ça l'étouffait, qu'il ne pouvait pas dormir sur le côté gauche... Et pourquoi n'est-il pas à l'hôpital ?

TANTE ANGELINA : Il ne veut pas entendre parler d'hôpital.

LE BARBIER : Il n'a pas tort. Moi, j'ai dit à mes apprentis : si je tombe, achevez-moi sur place... je ne veux pas souffrir et rendre l'âme dans un hôpital. Dans cette ville, on a eu un seul vrai docteur, le défunt Vlada Katić, le père de notre doctoresse Jelena. Des comme lui, on n'en fait plus. Ceux qui restent, c'est tous des amateurs. Pensez donc, ils ont créé une chorale à l'hôpital ! Ils se rassemblent le soir et ils chantent. Je les ai vus, de mes propres yeux. Je me suis signé jusqu'à ce que mon bras en tombe. Les docteurs chantent, les infirmières chantent, les portiers chantent, les femmes de ménage chantent. Ça résonne dans une salle immense, tandis que, là-haut, les gens gémissent...

PETAR : Où est le mal à ce que des docteurs chantent ? Ce sont des êtres humains, eux aussi. Ils n'ont pas l'intention de devenir chanteurs. En tout cas, le professeur doit aller à l'hôpital...

LE BARBIER : Mon cher garçon, je ne sais pas qui vous êtes ni quel est votre métier, je ne vous ai jamais vu chez moi.

PETAR : Et vous ne m'y verrez pas.

LE BARBIER : Mais je peux vous dire qu'avec mon bocal de sangsues j'ai sauvé bien des vies dans la ville et les villages d'alentour. Je laissais mes clients barbouillés de savon, et je courais, boiteux comme je suis, pour aider

autant qu'il était en mon pouvoir. Je faisais sortir le sang, j'appliquais les compresses, et le docteur arrivait et se mettait à hurler contre moi. Il n'y avait que le défunt docteur Katić pour me dire que j'aurais bien mérité, moi aussi, une retraite de médecin. La vraie médecine c'est la chirurgie, tout le reste, c'est le destin.

TANTE ANGELINA : Je vous en prie, asseyez-vous.

LE BARBIER : Merci... Vous savez, jeune homme...

TANTE ANGELINA : Petar est le collaborateur du professeur.

PETAR : Le disciple, tante Angelina. Je suis encore loin d'être un collaborateur.

LE BARBIER : Je tiens à vous dire : j'ai rasé le professeur pendant plus de cinquante ans, je connais l'homme...

Le bavard barbier est interrompu par un nouveau coup de sonnette à la porte d'entrée. La vieille femme sort dans le couloir. Le barbier, à voix basse, sur le ton de la confidence, s'adresse à Petar.

LE BARBIER : Vous voyez, encore une fois je suis arrivé avant le docteur.

Dans la pièce entre une femme avenante, habillée comme pour une cérémonie : elle a décoré son tailleur bleu d'une branche de fleur d'Oranger, sa blouse de dentelle blanche respendit autour de son cou, ses cheveux sont fraîchement mis en plis... tout comme il se doit pour une femme de goût qui fête ses cinquante ans... Petar l'accueille avec un reproche dans la voix.

PETAR : Où étiez-vous passée jusqu'à maintenant ?

LA BELLE BOULANGÈRE : Pardon ?

TANTE ANGELINA : Petar, c'est notre voisine. Mademoiselle Leposava.

PETAR : Excusez-moi, j'ai cru que vous étiez la doctoresse.

LA BELLE BOULANGÈRE : Ah, si seulement c'était vrai ! Vous savez que vous m'avez fait peur. Nous nous sommes déjà rencontrés au moins trois fois, je crois.

Le barbier se lève et tend cordialement sa main.

LE BARBIER : Mes félicitations, madame la Belle, mes félicitations. Transmettez mes meilleurs vœux à votre fils et à votre belle-fille.

LA BELLE BOULANGÈRE : Merci... Mais où est le professeur ! Il a l'air de vouloir m'éviter. Il avait promis qu'il viendrait.

TANTE ANGELINA : Il est malade. Il est sérieusement malade.

La voisine va jusqu'à la porte de la chambre. Elle regarde à l'intérieur quelques instants.

LA BELLE BOULANGÈRE : Quand j'ai dit que j'allais chercher le professeur, ils étaient tous ravis et ils ont applaudi. La moitié des invités de la noce sont ses anciens élèves. Et qu'est-ce qu'il a le professeur ?

LE BARBIER : Le cœur.

PETAR : Comment savez-vous que c'est le cœur ?

LE BARBIER : Je le sais.

PETAR : Vos sangsues vous l'ont dit ? S'il vous plait, laissez tomber la sorcellerie et les suppositions dans cette mai-

son. Le professeur est épuisé, faible, fatigué, il a creusé tout le printemps avec les ouvriers, sous la pluie, dans le froid, et il refusait de se reposer.

TANTE ANGELINA : Je lui disais...

PETAR : Tous nous le lui disions, mais il ne voulait pas nous écouter.

La voisine s'approche de la fenêtre et crie en direction de sa cour.

LA BELLE BOULANGÈRE : Silence là-bas ! Silence ! Le professeur est malade ! Pas de vacarme !... (*Elle revient à la table*). Eh bien, moi, ce matin, au bout de dix-neuf ans, j'ai quitté mes habits de deuil pour mon défunt Marko, et je me suis souvenue de la femme du professeur, notre Milica... elle et Marko, morts, à deux mois d'intervalle... J'enfile ce tailleur, et voilà que Marko, sur la photographie de mariage, me regarde... fronce les sourcils... et ses moustaches remuent.

La femme sort un mouchoir blanc de sa poche et tamponne ses yeux... Son humeur change rapidement, de façon imprévisible.

LA BELLE BOULANGÈRE : Après tout – qu'y puis-je ? Dites-moi. Me tuer ? Je refuse, j'ai trois enfants intelligents et en bonne santé. Pour lui, sans doute, c'était écrit. Il est mort par obstination. Quand ils ont réquisitionné sa boulangerie, je lui disais : "Laisse la boulangerie, Marko, que le diable l'emporte, regarde : tu es devenu noir comme du pain grillé – il était tout brûlé par le feu du fournil – nous mangerons ce que mangent les autres". Rien à faire. Il n'arrêtait pas de se ronger, de s'énerver, et un beau soir il a dit : "Ce soir, je vais mourir." Et il est mort... Les médecins à l'hôpital s'étonnaient, ont fait

une autopsie, ont tout examiné, ils n'ont rien trouvé. Il est mort en pleine santé.

LE BARBIER : Le pain d'aujourd'hui, tu l'achètes le matin, et le soir tu peux bâtir une maison avec. Il n'y a plus de miche dorée pile et face comme un vieux ducat.

LA BELLE BOULANGÈRE : Et le plus drôle, c'est que son fils se marie aujourd'hui avec la fille de ce même homme qui était entré dans sa boutique et lui avait dit : "Marko, à partir d'aujourd'hui ça appartient au peuple, tu peux y rester comme boulanger, mais tu n'es plus le patron." Qu'y puis-je ? Les enfants s'aiment, le temps a passé, et l'ami m'a dit : "Regarde, s'il était encore en vie, on revient maintenant aux boulangeries privées... On promet la 'petite entreprise', on restaure l'artisanat." Je me dis, si mon Marko apprenait que je m'en suis séparée, il se transformerait en vampire à l'instant même... Vous ne m'avez pas reconnue sans doute parce qu'aujourd'hui je ne suis pas habillée en noir. Je me suis regardée ce matin dans la glace, la grande dans l'entrée, et ça m'a fait tout drôle, j'avais l'air d'un perroquet.

Les sons de l'accordéon et les chants de la noce remplissent la cour voisine, et peu après on entend des tirs de pistolets. La voisine, fâchée, s'approche de la fenêtre et se met à crier.

LA BELLE BOULANGÈRE : Qui tire là-bas ? Eh ! Sava ! Qui tire ?! (*Une voix lui donne une explication.*) Dis-leur d'arrêter ! Sinon, je vais tout de suite mettre fin à la fête ! On n'est pas en quarante-trois ! Si j'entends encore un tir, finie la fiesta !

La voisine se retourne et se dirige vers la porte.

LA BELLE BOULANGÈRE : Votre doctoresse arrive. Je vais confisquer leurs armes aux noceurs.

PETAR : Allez-y, allez-y.

LA BELLE BOULANGÈRE : Si le professeur va mieux, amenez-le, juste deux minutes. J'ai préparé une tarte spécialement pour lui.

Petar écarte de la porte la femme agitée qui n'arrive plus à prononcer sa dernière phrase. La tante fait entrer Jelena Katić-Popović, une doctoresse d'âge moyen, éternellement pensive et grave. Jelena est vêtue d'un tailleur gris, strict. Elle porte une mallette noire, très semblable à celle que le barbier a apportée et qui est restée sur la table... Petar a réussi à "raccompagner" la voisine... La doctoresse, en silence, entre dans la chambre du malade. Petar revient, s'approche de la fenêtre, fait des gestes de la main, et la referme.

PETAR : Elle a dû boire un petit coup.

LE BARBIER : C'est le jour pour ça ! Elle a élevé trois enfants, tous les trois sont diplômés de faculté, elle faisait de la couture et tricotait pendant qu'ils étudiaient à Belgrade... Il n'y a pas à dire, la belle boulangère est un vrai miracle de femme.

De la chambre du professeur sort Jelena, suivie comme une ombre par la vieille femme. La doctoresse s'approche du téléphone, forme les numéros...

JELENA : Allo... Passez-moi le docteur Papić... Oui, oui... Allo... Collègue, envoyez immédiatement une ambulance au 20 de la rue Karadjordje... C'est ça... Oui... Je vous remercie.

Jelena s'approche de la table, pose sa mallette et retourne dans la chambre. Le barbier s'est levé gauchement et a bousculé le paquet de toile, qui est tombé avec un bruit sourd. Petar accourt, inquiet, écarte le maladroit barbier, soulève le paquet, et se met à le développer...

LE BARBIER : Je ne voulais pas... excusez-moi, je vous prie...

D'une toile de tente grise Petar sort une statuette de guerrier romain en bronze, haute d'une cinquantaine de centimètres, sans tête ni bras droit. Le barbier s'effraie.

LE BARBIER : Ça vient de se casser ?

PETAR : Non. On l'a découvert comme ça.

LE BARBIER : Excusez-moi, mais qui coupe la tête et les bras de ces statues ?

Le gringalet soulève la statue avec soin, apparemment décidé à ne plus la lâcher des mains... De la chambre du professeur sort la tante, la mine attristée.

TANTE ANGELINA : Le professeur ne me reconnaît plus... Il ne mentionne que Milica.

PETAR : Est-ce que je peux lui montrer cette figurine : il guérira quand il la verra. On l'a déterrée ce matin...

Apparaît également Jelena. Fatiguée, elle s'approche de la table et s'assied.

JELENA : Est-ce que vous avez prévenu les enfants du professeur ?

TANTE ANGELINA : Oui, oui. J'ai téléphoné à Ivan à Belgrade, mais Sonja est en vacances en Espagne avec sa famille. Je ne sais pas comment la mettre au courant. Elle nous a envoyé une carte postale, mais il n'y a pas d'adresse...

LE BARBIER : Peut-être, par le biais de leur ambassade.

La tante prend la carte postale de l'étagère et la tend à Jelena.

PETAR : C'est si grave que cela, pour que l'on réunisse toute la famille ?

JELENA : Tout à fait...

La doctoresse a pris la mallette, l'ouvre et, confuse, sort un bocal contenant des sangsues. Le barbier s'excuse, sourit, et lui tend l'autre.

LE BARBIER : C'est ma mallette... voici la vôtre.

JELENA : Est-ce possible que vous "guérissiez" encore les gens avec ces bestioles ? Vous êtes venu pour soulager le professeur ?

Jelena, avec dégoût, remet le bocal de sangsues dans la mallette du barbier. De la sienne elle sort un paquet de cigarettes et un briquet...

LE BARBIER : Je suis venu pour raser le professeur.

JELENA : Vous n'êtes pas venu un peu trop tôt pour le toilettage ?

LE BARBIER : Eh bien, contrairement à votre façon à vous, les médecins, d'arriver après l'heure, moi je suis rarement en retard.

Jelena allume sa cigarette.

JELENA : A votre avis, monsieur, pourquoi suis-je arrivée "après l'heure" ?

LE BARBIER : Je l'ignore...

JELENA : Alors ce serait plus intelligent de vous taire. Depuis ce matin j'ai eu quatorze appels, et, pour la moitié, des cas d'urgence. Ce n'est pas du rasage ni de la coupe de cheveux... Je travaille dans des conditions extrêmement dures !

LE BARBIER : Pourquoi vous fâchez-vous ?

JELENA : Parce que vous êtes incorrect. Je ne tolère pas ce genre de mauvaise plaisanterie. J'accomplis mon métier avec la plus grande conscience et la plus grande honnêteté professionnelles, je travaille jour et nuit, je cours autant que je peux. Vous, gardez vos remarques spirituelles pour votre clientèle, dans votre boutique.

LE BARBIER : Madame la doctoresse se fâche sans raison.

Jelena est allée jusqu'à la fenêtre, elle l'ouvre, regarde dehors. Les sons de l'accordéon et des chansons se sont réduits à une mesure décente. Le barbier essaye de se justifier devant la tante et Petar.

LE BARBIER : Je voulais juste raconter comment, jadis, il y a longtemps, avant la guerre, j'avais rasé le professeur pour la première fois. Voilà, un jour, dans ma boutique, entre maître Ljubiša, vous ne vous souvenez pas de lui...

TANTE ANGELINA : Oh si, si.

LE BARBIER : Que Dieu ait son âme, un bel homme, fort, intelligent, accompagné de son fils Mihajlo, jeune étudiant diplômé en histoire et géographie. Le père avait amené son fils pour son premier rasage, il avait apporté une bouteille de cognac français, en a offert à tous les clients, en plaisantant et en riant. Après, il nous a emmenés déjeuner. Maître Ljubisa était, comment dire... un homme du peuple. La seule chose, c'est qu'il n'aimait pas les barbiers gauchers. Il avait peur qu'ils lui fassent

une entaille... Depuis ce jour, j'ai rasé le professeur quotidiennement, excepté les deux ans et demi qu'il a passés dans un camp.

Jelena se retourne, comme un procureur qui attend une déclaration déplacée de la partie adverse.

JELENA : A l'époque, vous aviez même beaucoup de travail sur les bras.

Le barbier pâlit, et tremblant de fureur se met debout.

LE BARBIER : Vous insinuez la même chose que votre mère ?

JELENA : Je ne sais pas ce qu'elle disait.

LE BARBIER : Eh bien, elle disait cela, que j'avais continué à raser pendant la guerre.

JELENA : Vous ne rasiez pas ?

LE BARBIER : Si.

JELENA : Et qui, qui rasiez-vous ?

LE BARBIER : Celui qui entrait dans ma boutique.

JELENA : Soyez plus précis, avec un peu plus d'esprit. Vous rasiez les Allemands ?

LE BARBIER : Oui, eux aussi.

JELENA : Et après, votre ami, quand il est revenu du camp, vous l'avez rasé avec le même rasoir ?

LE BARBIER : Comment ça, le même ?

JELENA : Celui avec lequel vous racliez la peau des officiers allemands.

LE BARBIER : Et vous pensez que si je ne les avais pas rasés, ils seraient sortis non rasés dans la rue ? Les Allemands sont un peuple épris de propreté, vous devriez au moins savoir cela.

JELENA : Pauvre homme, de quelle propreté parlez-vous ?

TANTE ANGELINA : S'il vous plaît...

PETAR : Comment pouvez-vous vous quereller en un tel moment ? Si lui est mal élevé et vulgaire, vous, vous devriez respecter cette maison.

JELENA : Excusez-moi.

LE BARBIER : En ce qui concerne ma vulgarité nous en reparlerons, mon petit bonhomme... Et vous, madame, votre tombereau juif déversez-le sur quelqu'un d'autre. Dans cette ville, il y a de meilleurs "cas" que le mien, si vous avez un peu de courage. Faites la commission à votre mère également. Si j'avais fait quelque chose que je n'aurais pas dû, le pouvoir aurait fermé ma boutique, immédiatement après la guerre...

JELENA : Excusez-moi, mais que faisait votre frère après la guerre ?

PETAR : Mon frère ?

JELENA : Oui, votre frère, le célèbre Stevan Savski Keser ?

Un homme grand, d'âge moyen, tenant une valise à la main, entre sans s'annoncer et interrompt cette nouvelle vague de disputes. Tante Angelina fond en larmes, s'approche d'Ivan et le serre dans ses bras. Le nouveau venu embrasse la vieille

femme, jette un regard sur les présents, et se dirige vers la chambre de son père.

IVAN : Comment va papa ?

JELENA : Très mal. Malheureusement, il semble qu'il n'y ait plus rien à faire. J'ai appelé l'ambulance, on va le transporter à l'hôpital... Pendant qu'il était encore conscient il ne voulait pas quitter la maison.

Ivan et Jelena entrent dans la chambre du malade... Le barbier fait les cent pas le long de la fenêtre, respire profondément, n'arrive pas à se calmer.

LE BARBIER : Elle a trouvé à m'attaquer comme si j'étais un criminel de guerre. Un homme au cœur plus faible aurait pu mourir de ses offenses. Et vous aussi, vous m'avez sérieusement pris à partie. Je vous dirai une autre fois entre quatre z'yeux qui je suis et ce que j'ai fait. Vous devriez avoir honte ! Vous travaillez avec le professeur, et vous n'avez rien appris de lui. A moi, ils m'ont cassé une jambe et la colonne vertébrale...

De la chambre sort Jelena, elle s'arrête près de la table et avec calme fait l'annonce.

JELENA: Le professeur est mort.

Tante Angelina court dans la chambre, comme si on pouvait éviter ou repousser la mort. Le barbier se signe, et Petar va vers la doctoresse pour lui demander quelque chose, se retient au dossier de la chaise et lentement s'affaisse sur le sol. La statue roule sous la table ; l'homme reste allongé étrangement raide. Jelena prend sa mallette, s'agenouille près de l'homme évanoui, et se met à lui prodiguer les premiers soins...

Ivan sort de la chambre de son père, pensif. Il est surpris quand il voit Petar sur le sol.

IVAN : Qu'est-ce qui s'est passé ?

JELENA : Il s'est évanoui. Aidez-moi à le transporter jusqu'au fauteuil.

Jelena laisse l'affable barbier prendre sa place. Ivan et lui transportent l'homme jusqu'au large fauteuil en cuir... Tante Angelina, le visage couvert d'un mouchoir, effondrée, traverse la pièce, s'assied au bout de la table... Petar remue, mais n'ouvre pas encore les yeux.

IVAN : Qui est cet homme ?

TANTE ANGELINA : L'instituteur Petar, du village de Javora près de la Dobrava. Ces dernières années il a aidé Mihajlo... Oh, mon Dieu, pauvre de moi... Oh...

Et la vieille femme, en mentionnant le nom du défunt, se remet à pleurer... Ivan a été plus surpris par la faiblesse de l'inconnu que par la mort de son père. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi ce petit homme maigrelet s'est évanoui.

IVAN : Il ne serait pas malade ?

JELENA : Non, non, il ne l'est pas... Je suis désolée, Ivan.

LE BARBIER : Mes plus sincères condoléances... Il était pour moi comme un frère...

Le fils accepte la main et les paroles de condoléance avec calme et dignité... Jelena va jusqu'au téléphone. Pendant qu'elle forme les numéros, le barbier s'approche de la porte de la chambre du défunt.

LE BARBIER : L'homme le plus noble de la ville nous a quit-

tés. Le plus noble, le plus honnête, et le plus sage. Nous restons orphelins.

JELENA : Allo... Oui... Collègue, est-ce que vous avez envoyé une voiture... Oui... Le professeur est mort...

Du buffet Ivan sort une bouteille et quelques petits verres à liqueur. Il tend le premier verre à Petar, qui frotte son visage avec ses mains, comme s'il se lavait.

IVAN : Je vous en prie. Ça vous fera du bien... Pourquoi vous êtes-vous évanoui ? Vous avez eu un malaise ?

Petar accepte le verre et observe Ivan, sans broncher, comme s'il n'avait pas compris ou entendu sa question... Le fils va jusqu'à la table, pose les verres et les remplit d'eau de vie. Le barbier tourne autour de la doctoresse, attend qu'elle ait terminé sa conversation. Dès qu'elle a raccroché, il lui demande avec impatience.

LE BARBIER : Pensez-vous, boiteux comme je suis, que je pouvais aller me battre, courir, aller à l'attaque, porter les armes... Vous en voulez à tous ceux qui ont survécu à la guerre parce qu'on a emmené votre famille dans les camps.

JELENA : Ils n'emmenaient pas n'importe qui dans les camps. Ici, aussi, vous étiez dans un camp. Mais, s'il vous plaît, il vaut mieux que nous cessions de discuter tous les deux. Plus un mot.

LE BARBIER : Je me juge moi-même, parfois, comme un homme mauvais, ce qui est, me semble-t-il, la caractéristique des gens honnêtes ; et le fait que je n'ai pas vécu ma vie d'une manière plus belle et plus intelligente, ça je le regrette plus que tout ce que vous pouvez raconter sur moi...

Le barbier, vexé, s'approche de la table, prend sa mallette, en sort son rasoir et la lanière pour l'aiguiser. Il passe la lame sur la peau tendue et regarde par en dessous la doctoresse. Ivan lève son verre.

IVAN : Pour l'âme de mon père Mihajlo... selon la coutume ancestrale.

Jelena, le barbier et Petar vident leur verre... La vieille femme allume un cierge. Petar, qui s'est totalement rétabli, s'approche de la table et disparaît à quatre pattes en dessous. Il ramasse la statue qu'il avait lâchée quand il s'est évanoui. Ivan, à nouveau étonné, observe cet homme étrange. Discrètement, il s'approche du barbier et lui demande à voix basse.

IVAN : Est-ce qu'il est normal ?

LE BARBIER : Je ne dirais pas cela. On raconte beaucoup de choses à son sujet.

IVAN : Cette figurine est en or ?

PETAR : Elle a plus de valeur que si elle était en or.

JELENA : C'est dommage que ces merveilleux objets ne soient pas accessibles au public. J'ai entendu dire qu'il y avait des pièces d'un intérêt exceptionnel.

PETAR : Elles sont en haut, dans des coffres, au grenier. Mais nos concitoyens pourront bientôt voir tout cela. Le professeur a fait don de sa maison à la ville pour en faire un musée. Un Musée du Pays natal, comme en ont la plupart des autres villes.

TANTE ANGELINA : Ivan, mon petit, comment va-t-on annoncer la nouvelle à ta sœur. Elle est...

Ivan n'écoute pas la tante mais regarde Petar avec surprise.

IVAN : Un musée ?

PETAR : Un beau et grand musée, avec des vitrines en verre le long des murs. Voilà, regardez le plan... C'est votre père qui l'a dessiné. Les cloisons qui divisent la maison et qui ne sont pas des murs porteurs seront abattues, de sorte qu'on aura une vaste salle d'exposition... Là, en bas de la page, vous voyez, il y a l'estimation du coût... cinquante-huit millions d'anciens dinars... pour le début. Ce sera un précieux héritage de l'œuvre du professeur et de votre défunte mère, qui était tombée malade d'ailleurs en faisant des fouilles, sur les pentes de la Dobrava... Ce n'est pas seulement l'histoire de notre ville mais celle de tous les hommes qui, durant des siècles, ont vécu ici, en ces contrées. Presque deux mille ans accessibles, comme sur la paume de la main. Les Romains, Les Huns, les Slaves...

IVAN : Attendez un peu, je voudrais vous demander quelque chose.

PETAR : Faites, je vous en prie.

IVAN : Comment voyez-vous ça, que la maison sera "offerte à la ville" et qu'on y ouvrira un musée ? Expliquez-moi, un peu plus concrètement.

PETAR : Ne vous inquiétez pas, tout est réglé. Pour cela vous n'aurez pas une minute à gaspiller. Le professeur est allé à la mairie, et il a parlé avec les gens, là-bas.

IVAN : Ah bon ? Et qu'est-ce que les gens ont dit ?

PETAR : Qu'ils lui étaient, Dieu sait combien, reconnaissants et qu'ils feraient en sorte que tout soit comme il le désirait. Le maire a proposé qu'on place sur la façade une plaque commémorative : "Musée du Pays natal - œuvre de Milica et Mihajlo Pavlović".

IVAN : C'est très beau.

JELENA : Vraiment très beau.

IVAN : Pour sa patrie.

PETAR : Pardon ?

IVAN : Et vous, vous auriez le poste de conservateur du musée ?

PETAR : Plus tard, quand le problème des fouilles et du musée sera pris en charge par l'Institut de la Protection des Monuments.

IVAN : Parfait. Et quelle est la situation financière de cet Institut pour la Protection des Monuments ?

PETAR : Mauvaise. Dix ans qu'ils promettent une aide, mais ils prétendent qu'ils ont des lieux de fouilles prioritaires : Kolovrat – Prijepolje, Tomolava – Šabac, le moyenâgeux Stalać, Kastaljan, Medijana et Viminacium, Naisus – Niš...

JELENA : Il est normal que cette ville aussi ait son musée, surtout si sa création nécessite peu de moyens.

IVAN : Bien sûr. Et vous, est-ce que vous allez prochainement faire don de votre maison à la ville pour qu'elle ouvre une Maison de la Santé ou des Urgences ?

La doctoresse regarde l'homme, surprise par la question posée.

JELENA : Que voulez-vous dire ?

IVAN : Avec très peu de moyens... Vous abattez les cloisons, du salon vous faites la salle d'attente, et de la chambre à

coucher votre cabinet de travail. Vous recouvrez les murs de lambris, vous faites poser au sol une moquette...

JELENA : Vous savez bien que je vis dans cette maison avec mon mari, mes deux enfants et ma mère.

IVAN : Bien sûr. Et est-ce que vous saviez qu'à Belgrade je vivote avec ma femme, et également "deux enfants", dans un petit trois pièces.

JELENA : Je ne le savais pas.

IVAN : Et vous, vous le saviez ?

PETAR : Non... Mais je ne vois pas où est le problème.

IVAN : Tante, je vous ai souvent parlé de cela.

TANTE ANGELINA : C'est vrai, mon enfant, tu m'as souvent parlé de ton "minuscule trois pièces". Mais, Ivan, mon petit, on verra cela plus tard. C'est un péché...

IVAN : Pourquoi alors avez-vous laissé mon père monter cette histoire de musée ? Pourquoi ne lui avez-vous pas dit de me contacter pour me demander au moins mon avis ?

TANTE ANGELINA : Quand est-ce que je me suis mêlée de ses affaires ? Je sais seulement qu'il y a deux mois il en avait discuté avec ta sœur.

IVAN : Sonja était venue ?

TANTE ANGELINA : Non, par téléphone.

IVAN : Et moi, il n'a pas pu m'appeler... Et qu'est-ce que Sonja a dit ?

TANTE ANGELINA : A ce que j'ai pu comprendre, elle a accepté. Elle lui a écrit...

IVAN : S'il vous plaît, tous les objets de cette pièce, les caisses dans le grenier et la cave, ces dalles de pierre dans la cour, emportez-moi tout ça d'ici.

PETAR : Les emporter ? Et où les emporter ? Où ?

IVAN : Vous ne savez pas où ? Alors ramenez-les là-bas, dans ce cimetière romain, et refoutez-moi tout ça dans la terre ! Vous avez fait de ma maison une morgue ! Vous l'avez remplie de cendres et d'os, de lances, de haches ; on n'ose même plus bouger ici. Et demain, j'irai voir le maire pour qu'il accroche sa plaque de musée sur sa propre maison. Il a deux étages, il peut choisir celui qu'il veut. Qu'il déménage tout ça chez lui. C'est facile d'être humaniste et bienfaiteur sur le compte d'autrui.

PETAR : Les experts de l'Institut de Biologie de Hollande ont annoncé leur aide et leur arrivée pour la fin septembre. Votre père avait projeté d'ouvrir le musée pour leur venue.

IVAN : Accueillez-les comme il faut, qu'ils aillent voir sur place au cimetière, ici on ne fait plus visiter. Quant à la ville, si elle désire un musée, qu'elle se le construise – ou qu'elle achète cette maison. La ville est sûrement plus riche que moi. La dynastie des Pavlović s'est un peu trompée dans ses comptes. Mon père a peut-être aussi fait un legs pour qu'on lui élève une statue de bronze dans la cour ?... Est-ce qu'il est bien clair pour vous que ça ne se passera pas comme ça ? Depuis des années je viens ici, je répare le toit, je rénove la maison, je mets de côté chaque dinar de ma paye, je passe mes vacances d'été à trimer, pendant que Sonja se balade à travers l'Europe... Et maintenant, à la fin, cocu ! Un Musée du Pays natal !

Comment se fait-il que, parmi tant de maisons, vous ayez justement choisi celle-ci ?

Dehors on entend l'arrivée de la voiture des Urgences. Jelena prend sa mallette et se dirige vers la porte. En passant elle regarde Ivan et lui dit.

JELENA : Votre père est mort.

Et la doctoresse quitte la maison. La tante l'a accompagnée. Le barbier et Petar sont assis à table... Le barbier se lève avec appréhension.

LE BARBIER : Si vous le permettez, je voudrais raser...

IVAN : Oui... bien sûr...

Le barbier prend sa mallette et, en boitant, courbé, il entre dans la chambre du défunt... De la cour voisine on entend une chanson assourdie... Tante Angelina laisse entrer la voisine en pleurs, qui apporte sur un grand plateau la moitié d'une tarte. La femme s'approche d'Ivan, lui exprime ses condoléances...

LA BELLE BOULANGÈRE : Je suis désolée, Ivan... Je n'arrive pas à le croire. Il y a deux jours nous bavardions devant ma porte...

IVAN : Asseyez-vous... Qu'est-ce qu'on y peut...

De la chambre du professeur sort le barbier, agité. Il s'approche de la fenêtre...

LE BARBIER : La doctoresse est partie ?

Les gens, dans la pièce, regardent le vieil homme troublé.

TANTE ANGELINA : Elle est partie.

LE BARBIER : Comment elle a pu...

IVAN : Qu'est-ce qu'il se passe ?

LE BARBIER : Elle a emporté ma mallette avec mes outils, et a laissé la sienne... Me voilà bien. C'est vrai, je suis distrait, je suis âgé... Il va falloir que j'aille à la boutique chercher un autre nécessaire, car quand elle va voir les sangsues, elle va tout jeter à la poubelle... Je reviens tout de suite...

TANTE ANGELINA : S'il vous plait...

La tante et le barbier parlent à voix basse, pendant que la voisine pleure encore son "cher voisin".

TANTE ANGELINA : Passez à l'église, dites au pape Mića pour le professeur. Ivan ne serait pas d'accord, mais n'y manquez pas... Qu'il annonce le décès de Mihajlo...

LE BARBIER : Calmez-vous... J'y ai déjà pensé. Mais... Je voulais vous demander quelque chose. Si le petit vend la maison, et si par hasard il vous oublie, je me tiens à votre disposition, en tant qu'ami. Ma porte vous sera toujours ouverte... Vous savez combien je vous respecte et vous estime.

TANTE ANGELINA : Je vous remercie, ce ne sera pas la peine.

LE BARBIER : Raccompagnez-moi, s'il vous plait.

La vieille femme jette un coup d'œil vers Ivan qui l'observait pendant qu'elle parlait avec le barbier comme par crainte d'une conspiration... La voisine attend que les deux autres aient quitté la pièce, puis essuie ses larmes, et très calmement dit à Ivan...

LA BELLE BOULANGÈRE : Je ne sais pas si vous vous souve-

nez de notre discussion de l'été dernier. Ce n'est pas le moment de parler de cela, mais un jour, quand vous serez décidé, mes enfants sont intéressés. Nos deux maisons ont toujours été comme une seule...

IVAN : Nous en reparlerons.

LA BELLE BOULANGÈRE : Ce matin, justement, nous évoquions comment, autrefois, vous, les enfants, vous aviez proposé d'abattre la clôture et de faire une grande cour commune. Le professeur avait été le premier à se lever de cette table, à prendre une pelle, et à déterrer le poteau près du portail. C'était au temps où mon défunt Marko rentrait de la boulangerie en chantant "Vains étaient mes espoirs...", comme si le pauvre pressentait ce qui l'attendait... Ah ! ces noceurs, je n'arrive pas à les calmer. Je suis à peine sortie de la cour qu'ils se mettent à brailler.

La voisine va à la fenêtre et crie très fort contre les fêtards qui chantent à tue-tête.

LA BELLE BOULANGÈRE : Silence là-bas ! Le professeur est mort ! Silence !

PETAR : S'il vous plait, ne touchez à aucun de ces objets avant mon retour. Je vais voir où je pourrais les transporter.

Serrant fermement dans ses bras la statue depuis longtemps brisée, le petit homme maigre quitte la maison... La voisine, un peu éméchée, bat des mains, impuissante.

LA BELLE BOULANGÈRE : La famille de la mariée est impossible ! Ils ont de ces coutumes, Dieu nous en garde ! A faire son signe de croix. Ce matin, l'un d'eux, maigre comme s'il mangeait de la fumée, s'est mis un masque de diable sur le visage, tandis que les autres le pourchassaient et le cherchaient dans la cour. Quand ils l'ont dé-

niché, ils se sont mis à le battre, à le prendre à la gorge, et à lui donner des coups de pied tout en chantant "Va-t-en, Diable, de la maison !" J'ai eu beaucoup de mal à les empêcher de retourner la roseraie pour y planter leurs broussailles avec des épines grosses comme ça... Est-ce que Sonja acceptera de vendre la maison ?

IVAN : Oui, certainement... Mais je vous en prie... pour l'âme du...

Ivan verse de l'eau de vie dans deux verres. La femme s'assied à table et continue son histoire immobilière. Leur conversation est petit à petit recouverte par la chanson des noceurs, et un peu plus tard, par les cloches de l'église...

LA BELLE BOULANGÈRE : Nous sommes déjà d'accord pour vous verser la moitié du prix en devises, tout de suite après la signature du contrat, et le reste en dinars si vous acceptez de nous donner un délai jusqu'au Nouvel An, avec un crédit à dix pour cent, naturellement pour chaque mois à dater du jour...

Ivan se tait, hoche la tête avec indifférence, et se verse à boire... Les cloches et la chanson des noceurs "Là-bas au loin..." qui ne va pas vraiment avec ce genre de fête, ont recouvert le bavardage de la femme. Et tandis que, "sans voix", elle s'obstine à parler, tandis que le fils boit et avec son index roule d'invisibles miettes sur la table, l'âme du professeur Mihajlo Pavlović quitte la maison de ce monde d'ici-bas, qui a sans doute empoisonné sa mort, et s'en va quelque part "là-bas au loin..." , dans le Centre de Regroupement, la résidence céleste des défunts de cette petite ville.

II

LE CENTRE DE REGROUPEMENT

Dans une contrée sablonneuse, baignée d'une lumière bleue transparente, cinq hommes et une jeune femme travaillent en silence. Les personnages sont vêtus d'habits de travail de leurs "ex-métiers". Chacun construit quelque chose pour lui-même. Une jeune femme, exceptionnellement belle, observe d'un air fâché les hommes qui emportent les dalles de pierre et tout le matériau archéologique qu'elle a exhumé avec soin. Avec une colère non dissimulée, elle observe un homme au teint bruni qui fait des efforts pour soulever une pierre ovale ; il est gêné par un grand accordéon. Dès qu'il se baisse, les sangles de l'instrument se relâchent et glissent de ses épaules. Le joueur d'accordéon frappe avec une main poussiéreuse sur le "front" de l'accordéon.

FLEUR D'ORANGER : Je leur avais bien dit, pourtant, de ne pas m'enterrer avec l'accordéon ! Saloperie d'instrument, sur terre il m'a volé ma vie, et ici il continue à me torturer... Mais quand je pense à mon frère d'élection, Djura, ça me console. Lui, pas plus haut qu'un mètre et demi, avec sa contrebasse de deux mètres. Pour pas dépenser un sou, sa famille va l'enterrer dedans !

Le joueur d'accordéon rit en douce. La jeune femme lui prend la pierre des mains et la remet en place.

MILICA : Arrêtez de prendre les pierres que j'ai mises de côté ! Avec des fouilles si précieuses vous construisez des stupidités !

Le docteur Katić, un homme grand, vêtu d'un costume noir, avec un œillet desséché à la boutonnière, se redresse brusquement et fixe le chemin de la dune avoisinante.

LE DOCTEUR : Voilà quelqu'un qui nous arrive !

Tous, agités, scrutent la silhouette de l'homme sur la dune de sable... Stevan Savski Keser, un homme fort, l'air grave, dans un manteau de cuir, avec de grandes jumelles sur la poitrine, monte sur le tas de pierres. Il soulève les jumelles. Sous son manteau il porte un uniforme.

LE DOCTEUR : C'est un homme jeune ?

KESER : Non... Un vieillard.

LE DOCTEUR : Je crains toujours que ce soit un jeune.

Marko le boulanger, habillé comme s'il venait à l'instant de sortir de son fournil, est le premier à reconnaître le nouvel arrivant.

MARKO LE BOULANGER : Milica, voilà ton mari ! Mes amis, mais c'est notre professeur ! Mon cher voisin !

KESER : Oui, oui ! C'est notre professeur qui arrive !

JANKO : C'est normal que les gens intelligents meurent aussi de temps en temps !

Les gens poussent des cris et Milica laisse tomber la dalle de pierre et court vers le professeur qui vient vers eux lentement. Le professeur est un vieillard flétri, les cheveux blancs, souriant. La femme se jette à son cou et l'embrasse, sans sourcilier, plusieurs fois, comme si on voulait les séparer de force et non comme des gens qui se retrouvent après de longues années. Le professeur est troublé. Il observe sa jeune femme et parle comme s'il la voyait pour la première fois.

LE PROFESSEUR : Comme tu es belle, Milica... mon Dieu, comme tu es belle... Et moi, regarde : un vieux de la vieille...

MILICA : Le plus grand péché, ici, est de désirer qu'un des vôtres vienne vous rejoindre. J'ai péché, Miša. Tous les jours je t'attendais.

La femme baisse la tête, frissonne et se serre contre son mari... Janko Savski, le fils de Stevan Savski Keser, plus âgé que son père d'une vingtaine d'années, car Keser est mort très jeune, alors que Janko a accompli les soixante-cinq années de sa vie, ce qui, pour un ivrogne de son calibre, vaut un bon siècle et demi, s'approche le premier et salue le professeur.

JANKO : Soyez le bienvenu, professeur !

LE PROFESSEUR : Pour mieux vous saluer encore... Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire, je suis un peu confus. Je dois l'avouer, je ne croyais pas en tout cela.

JANKO : Connaissez-vous ces messieurs ? Marko le boulanger...

MARKO LE BOULANGER : On a grandi, maison contre maison, et toi maintenant tu voudrais nous présenter ! Salut, Miša.

LE PROFESSEUR : Salut voisin.

JANKO : Celui-là, c'est mon père, le célèbre Stevan Savski Keser... Ne vous étonnez pas de me voir plus âgé que lui de vingt ans, ici c'est possible. Lui, il est mort dans sa quarante-cinquième année, et moi j'ai atteint soixante ans et quelques. Maintenant c'est comme si j'étais son père...

KESER : Je suis désolé de vous voir ici . Vous auriez pu, encore quelques années...

LE PROFESSEUR : C'était suffisant.

JANKO : Voici le docteur Katić, le médecin-chef de l'hôpital où la plupart d'entre nous ont rendu leurs nobles âmes.

LE PROFESSEUR : Votre fille, Jelena, est restée auprès de moi jusqu'au dernier instant. Elle vous a honnêtement remplacé.

LE DOCTEUR : Médecin ?

LE PROFESSEUR : Oui, et très estimée.

LE DOCTEUR : Vous ne pouviez rien m'annoncer de plus beau. Vous m'avez rempli de joie, professeur.

JANKO : Et le très réputé et très talentueux joueur d'accordéon – Srećko, dit Fleur d'Oranger. Ce nom il l'a reçu pour avoir été un musicien émérite dans de nombreux mariages.

FLEUR D'ORANGER : On est quel mois de l'année, là-bas, maître ?

JANKO : Tu te contentes de maître ! Monsieur est professeur.

FLEUR D'ORANGER : Pour moi il n'y a pas de plus grand professeur qu'un maître. Est-ce qu'il y a de belles noces ? Les gens se marient ?

LE PROFESSEUR : Comme toujours... (à Marko): Aujourd'hui justement on fait la fête dans ta cour. Ton fils se marie. Ta belle est venue pour m'inviter, mais, comme tu vois, j'ai été empêché. Elle m'a apporté la moitié du gâteau. Une fête grandiose : de la musique, des chansons, des coups de fusils....

MARKO LE BOULANGER : Et tout cela pendant que tu étais en train de mourir ?

LE PROFESSEUR : Allons Marko, chacun sa place. J'avais dit à tante Angelina de ne pas en parler. Pourquoi gâcher la fête puisqu'ils ne pouvaient rien faire pour moi ?

MARKO LE BOULANGER : Ce n'est pas bien. On ne doit pas se conduire comme ça.

JANKO : Professeur, ils ne vous auraient pas enterré avec une petite bouteille d'eau de vie par hasard ? Non ? Je le savais ! Seuls les sobres meurent. Les ivrognes arrivent toujours à s'en tirer.

KESER : Tu as crevé à cause de l'eau de vie, et il t'en faut encore ici.

JANKO : Qu'est-ce qu'il peut encore m'arriver ? J'ai bu toute ma vie, et ici j'ai dû arrêter brutalement. Ah ! si j'avais seulement rien qu'un demi. Vous savez, c'est terrible, professeur, quand un homme meurt avec la gueule de bois parce qu'ici il n'y a pas une seule bouteille de bière pour la calmer.

LE PROFESSEUR : Je ne peux pas vous comprendre, je n'ai jamais bu. Je n'ai eu qu'une seule envie : du yaourt. Mon âme est imbibée de yaourt.

Milica se tient à l'écart de son mari, et, un peu froissée, avertit en plaisantant les gens qui jacassent.

MILICA : Est-ce que je peux, si vous le permettez, parler juste cinq minutes avec mon mari ? Juste cinq minutes ! Après, vous pourrez discuter sur l'eau de vie et le yaourt autant qu'il vous plaira

JANKO : Nous avons l'éternité devant nous.

La femme en souriant prend son mari par la main et l'em-mène jusqu'à un petit rocher qui fait saillie. Le professeur

s'assied sur la pierre, fatigué, comme s'il avait fait tout le chemin à pied.

MILICA : Comment vont Ivan et Sonja ? Raconte-moi, Miša, tu sais que c'est ce qui m'intéresse le plus.

LE PROFESSEUR : Ils vont bien, ils vont bien. Ils ont chacun deux enfants...

MILICA : Chacun deux ? Ça fait quatre petits-enfants ?

LE PROFESSEUR : De vrais petits bourdons. Quand ils se réunissent pour l'anniversaire de ta mort, ils mettent la maison sans dessus dessous. Ivan est arrivé aujourd'hui, et Sonja avec sa famille est en Espagne pour les vacances d'été. Elle aura certainement beaucoup de peine quand elle saura, je m'entendais bien avec elle... mais Ivan...

MILICA : Encore un problème ?

LE PROFESSEUR : Tu le connais. Un vrai magicien. S'il n'y a pas de problèmes, il les crée en un tournemain. A la fin, je dois l'avouer, il m'a un peu déçu.

MILICA : Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

LE PROFESSEUR : Je te raconterai, on a du temps... Comme disait l'autre : on a l'éternité devant nous. Ta sœur va bien, elle aussi. Tu ne me demandes rien à son sujet ...

Tandis qu'il discute avec sa femme, le professeur observe avec de plus en plus d'intérêt le lieu archéologique et les pierres exhumées qui l'entourent.

LE PROFESSEUR : Milica, qu'est-ce que c'est que ces pierres ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

MILICA : C'est toi qui nous l'expliqueras. J'ai commencé, par habitude, à fouiller les dunes de sable alentour. Un jour, j'ai exhumé cette plaque. J'imites tes galeries entrecroisées. Et je donne des ordres comme toi, mais personne ne m'écoute. Ils emportent les dalles, les colonnes, les pierres, et bâtissent tout ce qu'ils n'ont pas construit pendant leur vie. Tu arriveras sans doute à les convaincre qu'on ne bâtit pas n'importe quoi avec de si précieux monuments. Keser construit des bunkers, le voisin une boulangerie, Janko un café, le docteur une salle pour les urgences, Fleur d'Oranger un deux-pièces avec salle de bains... Je ne peux plus batailler avec eux. Je t'attendais pour que tu m'aides... Miša, si tu savais comme je suis contente de te voir.

Le professeur avec curiosité et excitation a pris une dalle avec des lettres sculptées.

LE PROFESSEUR : C'est incroyable... J'ai cherché cela toute ma vie. J'espérais, chaque jour, que je tomberais sur une grande ville romaine, préservée, et je ne trouvais que des débris et des restes de vandalisme des Huns et des Slaves.

MILICA : Regarde ça... Pour moi, cela ressemble à un tombeau... Nous avons essayé de soulever la dalle, mais elle est trop lourde. Nous n'avons aucun outil, on creuse avec nos mains.

LE PROFESSEUR : Si j'avais su où j'allais, j'aurais emporté des pelles, des leviers, des bèches... Écoutez, si on essayait tous ensemble, peut-être qu'on réussirait à enlever la dalle. Allez mes amis, qu'est-ce qu'on attend ! Au travail ! Nous perdons un temps précieux ! J'ai toujours cru qu'il existait une ville plus grande et plus importante que Viminacium dans la province de la Haute Mesie.

Les gens rient... Janko tapote le professeur sur l'épaule.

JANKO : Il est nouveau, il n'est pas encore bien refroidi.

LE PROFESSEUR : Essayons, allez, on rigolera plus tard.

Le professeur descend le premier dans le creux sablonneux, et après lui les autres. Tous ensemble, avec les "ho-hisse !" du professeur, essayent en vain de soulever la dalle.

LE PROFESSEUR : Il nous faudrait encore deux hommes forts avec nous...

LE DOCTEUR : Professeur, on n'a pas ce genre de désir ici.

JANKO : C'est ce que je dis, il est nouveau... Vous n'auriez pas dans vos poches une cigarette ?

KESER : Toi, pendant toute ma vie tu m'as fait honte et m'as compromis, et ici je dois encore rougir à cause de toi !

Le professeur sort de sa poche un paquet de cigarettes et un briquet. Il les offre aux présents, et la plupart allument une cigarette... Janko montre le petit transistor.

JANKO : Des piles de 4,5 volts vous n'en avez sans doute pas ?

LE PROFESSEUR : Des piles ?

JANKO : Ils m'ont enterré avec un transistor sans piles. C'est quand on meurt qu'on voit avec qui on a vécu... Si Fleur d'Oranger ne nous jouait pas de l'accordéon, nous n'aurions jamais plus écouté de musique. S'il pouvait, en plus, nous arriver une chanteuse....

Le boulanger secoue la cendre de la cigarette dans sa paume.

MARKO LE BOULANGER : Il y a longtemps je n'ai pas touché de la braise... Avec qui s'est marié mon fils, professeur ?

LE PROFESSEUR : Eh bien... Ça ne te fera pas plaisir quand tu l'apprendras. La fille d'Ilija Rajković.

MARKO LE BOULANGER : Ce n'est pas vrai ? C'est lui qui m'a pris ma boulangerie...

KESER : Pas lui, mais la société.

MARKO LE BOULANGER : Quelle société, hein ?! C'est lui qui l'a décidé, a formulé le décret, me l'a apporté et m'a dit : "Tu nous a assez nourri comme ça, rentre chez toi, fais-toi du pain pour toi et les tiens !" C'est lui qui s'est proclamé "la société" ! La "société" est venue le lendemain pour acheter du pain, elle ne savait pas que la boutique avait été fermée.

KESER : Si tu veux vraiment le savoir, moi aussi j'avais signé le décret.

LE PROFESSEUR : On vous a attribué une rue, l'ancienne rue des Balkans. Celle qui longe le chemin de fer, vers le pont.

KESER : La rue avec le pavé turc ? Où se trouvent les entrepôts et les hangars ?

LE PROFESSEUR : Oui, celle-là... On raconte qu'ils attendaient votre mort à vous, Janko, pour donner le nom de votre père à une rue. Ils disaient que vous faisiez des scandales, que vous insultiez votre père...

JANKO : J'en étais sûr : dès que je serais mort ils feraient une connerie. Pendant que j'étais vivant, ça leur venait pas à l'esprit.

MARKO LE BOULANGER : Ça signifie, Stevan, que toi aussi tu m'as entourloupé ?

KESER : Ma foi oui...

MARKO LE BOULANGER : Et pourquoi n'as-tu pas fermé la boutique de ton frère, le barbier ? Il a raclé la peau des Boches en pleine guerre. Moi je n'ai pas nourri les Boches avec mon pain !

KESER : Mon frère Simeun c'est un cas à part. Je lui ai tout pardonné parce qu'il était estropié. Et je n'avais pas l'œil sur lui, à cause de ce vaurien.

JANKO : A cause de moi ?

KESER : Oui, à cause de toi ! Tu t'es planqué pendant toute la guerre dans les bas quartiers, au son de la musique tsi-gane ! Pendant que le monde versait son sang, toi tu chantais !

JANKO : Ça, c'est une chose que vous n'avez jamais voulu me reconnaître : j'entretenais un esprit joyeux dans le peuple. Est-ce que vous savez, messieurs, qu'il a voulu me tuer. Un jour, des gens accourent au café du " Faucon" et me crient : "Sauve-toi, Janko, ton père arrive, le pistolet au poing !"... Déjà quand j'étais enfant il me poursuivait avec une tige de saule, puis avec un bâton, une ceinture, et à la fin avec un pistolet. Un vrai pédagogue !

FLEUR D'ORANGER : Ce n'est rien ça ! Mon frère à moi, sur la Drina, il m'a condamné à mort, à être fusillé. Il criait "À l'attaque !" près de Loznica, et moi je voyais les Allemands sur l'autre rive qui nous attendaient les armes pointées sur nous. Et d'une – ils sont prêts à nous tuer, et de deux – je ne sais pas nager. S'ils ne me tuent pas, je suis sûr de me noyer. Alors qu'est-ce qui me restait à faire sinon de me donner l'ordre de battre en retraite ? Je me suis bien replié, et lui, il m'a condamné à mort. Il

me cherchait partout, je n'osais même plus jouer sur les basses. Pendant toute la guerre, j'ai chanté du nez.

KESER : Je me souviens de toi et de quelques un encore... Il aurait fallu tous vous liquider !

FLEUR D'ORANGER : Attends un peu ! Est-ce que l'homme a le droit, selon la loi, d'avoir peur ? Il l'a ! Si j'avais été courageux, c'est moi qui aurais donné des ordres, et pas toi.

MARKO LE BOULANGER : Et peux-tu me dire, Stevan, pourquoi ton Ilija Rajković est venu en personne avec le décret ?

KESER : Je sais, et il avait raison. Quand il était ton apprenti, dans la boulangerie, tu tapais dessus comme sur un veau.

MARKO LE BOULANGER : Alors que c'était une peau de vache. C'est là que j'ai fait erreur !

LE PROFESSEUR : Vous voyez, comme tout est relatif. Vous vous disputiez à propos de commerces privés, alors que maintenant on s'emploie à développer la "petite économie", comme ils disent.

JANKO : Pas possible ? Comme si, jusqu'à présent, ils avaient une "grande économie" !

Le professeur est le premier à rire, et Janko s'éloigne de son père, parant à toute éventualité.

KESER : Si tu avais un peu goûté au bagne, tu en aurais un peu plus dans la tête.

LE PROFESSEUR : C'est à cause de ce genre de remarques que vous n'avez pas eu de rue de son vivant.

KESER : Et celle qu'ils m'ont donnée maintenant, ils auraient mieux fait de la garder.

JANKO : Tu espérais une rue en centre-ville ?

LE PROFESSEUR : S'il vous plait, pas de dispute ! Je sors d'une dispute et je retombe dans une autre. A ce que je vois, même si nous ne nous entendons pas, il y a de la place pour tout le monde... Est-ce que quelqu'un sait où nous nous trouvons ?

KESER : Selon mes explorations personnelles, autour de nous il n'y a que du sable et de la poussière. A quelques kilomètres de cette dune je suis tombé sur des traces de bottes militaires. Sinon, nulle part aucun signe, ni objet, ni voix, pas un son. Rien nulle part.

MILICA : Mihajlo, de quelle dispute sors-tu ?

LE PROFESSEUR : Je t'en parlerai...

MILICA : S'il te plait.

LE PROFESSEUR : Des bêtises, rien d'autre. Notre fils est devenu fou quand il a entendu que j'avais fait don de la maison à la ville pour ouvrir un musée. Il criait contre tout le monde, menaçait qu'il allait remettre en cause la donation... Quelqu'un avait proposé que ce soit notre fondation, que l'on y pose une plaque commémorative, une sorte de monument pour nous deux.

MILICA : Pourquoi as-tu donné la maison, Mihajlo?

Le professeur, qui a tout raconté avec calme, regarde sa femme d'un air contrarié.

LE PROFESSEUR : Est-ce que tu penses, toi aussi, que j'ai fait une erreur ?

MILICA : Oui, tu as commis une erreur. Pendant des années nous avons creusé, tu as payé les ouvriers avec ta retraite, tu as sauvé tous ces objets de valeur, ça suffisait ! Et moi, j'en suis même tombée malade...

LE PROFESSEUR : Et qu'est-ce qu'il serait advenu de tous ces objets si on ne les avait pas protégés dans notre maison ?

MILICA : Et qu'est-ce qu'il serait advenu de nous et de nos enfants, si ton père avait fait donation de sa maison à quelqu'un d'autre ? Tu n'as pas pensé à cela ?

LE PROFESSEUR : Tu parles comme ton fils ! Sonja m'a dit que j'avais raison. Elle insistait pour que je transforme la maison en musée. Et elle est dans la même situation qu'Ivan. Le problème est donc d'une autre nature.

MILICA : Non, Mihajlo. Tu devais, avant tout, penser à eux deux.

JANKO : Milica a cent pour cent raison !

KESER : Ne sois pas mal élevé quand les gens discutent. Le professeur a agi comme un homme, car un homme doit être au-dessus de ses petits désirs égoïstes !

JANKO : Parce qu'il a pensé à son fils comme toi tu as pensé à moi ! Je suis resté à la rue dans mes vieux jours !

Dans le tumulte de la discussion, les gens se divisent en deux partis, Janko l'emporte par la voix.

JANKO : Dans toutes les pièces de la maison il a installé des armes rouillées, des devises de mappemondes et des cartes déchirées, des bottes, des capotes militaires et des drapeaux, et dans la cour il a aligné des fûts de canon, des mortiers, et une moitié d'avion. Je m'attendais à ce

qu'il amène trois cadavres d'Allemands dans ma salle de travail !

Keser, furieux, s'approche de son fils.

KESER : Ta salle de travail ?! Mais quand est-ce que tu as travaillé dans ta vie ?! Dis-le, que je meure encore une fois ! Tu as passé toute ta vie à ma charge ! Tu étais un vaurien, un fainéant, un oisif de premier ordre ! En un mot – un voyou !

FLEUR D'ORANGER : Du calme, frères défunts !

KESER : Je suis revenu de la guerre, je n'avais pas où m'allonger ! Le voyou avait tout vendu, même les lits ! Il avait même bu les cadres de nos photographies de famille. Après, les photos, il les a clouées au mur ! Il a mis des punaises sur le front des enfants.

JANKO : Si d'autre que les cadres de photos ne lie une famille, alors cette famille-là doit se décomposer.

KESER : Ah, c'est comme ça ? Je vais te montrer tout de suite qui doit se décomposer !

Keser attrape son fils par le revers de sa veste.

KESER : C'est aux travaux forcés que j'aurais dû t'expédier, comme toute cette racaille... les déserteurs, les commerçants du marché noir, ceux de la cinquième colonne !

Les gens calment l'homme furieux... Le boulanger s'approche du professeur. Il lui parle avec un soupir résigné.

MARKO LE BOULANGE : Si je pouvais faire un saut au mariage juste deux petites minutes, pour demander à ma femme et à mes enfants pourquoi je suis mort avant

l'heure ?! Saloperie d'enfants, et celui qui les a inventés.
Ce qu'un enfant peut te décevoir, personne ne le peut.

KESER : Personne !

JANKO : Les parents le peuvent. Et ne lève plus la main sur moi ! Je pourrais être ton père ! A ton âge, j'ôtai mon chapeau devant ceux de mon âge, et je leur baisai la main. Retiens ce que je vais te dire maintenant : dans l'autre monde j'étais ton fils – ici je suis ton père, non à cause des années, mais à cause de mon intelligence, car les enfants se font avec la tête et non avec ce que n'importe quel imbécile possède !

KESER : Sale petit crétin ! Je vais te tuer !

Keser court après Janko qui s'enfuit par-dessus les tas de pierres... Et tandis que la plupart essaient de calmer Keser et de protéger son fils, le Professeur pensif regarde devant lui et s'interroge.

LE PROFESSEUR : Si seulement je pouvais savoir à quoi ça sert de mourir !

Keser menace son fils, jette la pierre avec laquelle il voulait le viser, remet en place ses jumelles sur sa poitrine, et revient près du professeur attristé. Il s'adresse à lui tout bas, en confidence.

KESER : Je voudrais vous demander une chose, professeur.

LE PROFESSEUR : Faites.

KESER : Qu'est-ce qu'il se passe avec les Allemands ? J'entends des nouvelles de plus en plus alarmantes : ça va de mieux en mieux pour eux ? Qu'est-ce qu'ils font maintenant ?

LE PROFESSEUR : Rien... Les autres travaillent pour eux.

KESER : Il m'avait bien dit, Ilija Rajković, vers la fin de la guerre : "Les Allemands ont perdu la guerre – le monde va trinquer."

Les gens reviennent lentement jusqu'au tas de pierres. Janko regarde son père avec méfiance. Keser hoche longuement la tête en répétant...

KESER : Oui, oui, oui, oui...

JANKO : Dès qu'il se met à oui-ouiller, c'est moi qui écope.

LE PROFESSEUR : Je pensais que je soufflerais un peu, une fois que j'aurais rendu mon dernier soupir, mais je me suis trompé.

JANKO : Quand un homme n'arrive pas à devenir son propre maître, sa propre loi et son propre patron, alors il devient tout cela pour les autres.

KESER : Ne m'adresse plus la parole, je te le demande gentiment et pour la dernière fois ! Janko, je te jure devant ces gens, que si une fois encore...

La dispute est interrompue par une exclamation du joueur d'accordéon.

FLEUR D'ORANGER : Qu'est-ce que c'est que ça, mes amis ?

Les défunts regardent dans la direction du "ciel". D'en haut, voguant doucement, arrive dans le Centre de Regroupement un nouvel habitant. Comme dans les tableaux des maîtres anciens, Petar, tenant fermement la statue de bronze dans ses bras, descend parmi les gens pétrifiés. Autour du cou de l'homme maigrelet pend un morceau de corde. Le professeur

observe avec surprise le nouvel arrivant. Il s'approche de lui avec incrédulité...

LE PROFESSEUR : Petar ?

Petar sourit et étreint le professeur.

PETAR : Je pensais que nous ne nous reverrions plus jamais.
Bonjour tout le monde !

Le docteur regarde l'homme.

LE DOCTEUR : Vous vous êtes pendu ?

PETAR : Oui ... on dirait.

LE PROFESSEUR : Mon Dieu ! Pourquoi, mon ami ?

PETAR : L'affaire a échoué, professeur. La maison a été vendue, tous les objets ont été empaquetés dans des caisses, scellées et entassées dans les sous-sol de la Bibliothèque nationale. Je n'avais plus rien à faire, surtout quand je suis allé sur le lieu des fouilles et que j'ai vu les ouvriers emporter dans des camions les mosaïques, les blocs de pierre, les colonnes... Ils ont appris que vous étiez mort, alors, pour ne pas laisser tout cela à l'abandon, vu qu'ils sont en train de construire leurs maisons... Ils ont pillé le terrain en deux heures.

Le professeur se tait et observe son ex-collaborateur. Milica s'est approchée, inquiète. Elle s'adresse à Petar avec une question dont elle connaît déjà la réponse.

MILICA : Qui a vendu la maison ?

PETAR : Eh bien... Ivan, le fils du professeur.

MILICA : C'est aussi mon fils.

PETAR : Excusez-moi, je ne savais pas. Je suis arrivé après vous.

MILICA : Et qui a acheté la maison, si rapidement ?

PETAR : La voisine... Celle d'à côté de chez vous, on l'appelle la Belle Boulangère.

Le boulanger bondit et saisit Petar par le bras.

MARKO LE BOULANGER : La Belle Boulangère ?

PETAR : Oui. Pendant que nous emballions les objets, elle signait le contrat avec Ivan. J'ai juste entendu – une moitié en devises, et l'autre en dinars...

MARKO LE BOULANGER : Ma belle, ma belle, je te maudis sur tous les pétrins ! Tu reviendras à moi, un jour ou l'autre ! Tu ne sais pas combien ta mort sera pénible.

Le professeur qui se tenait courbé et comme absent, se redresse.

LE PROFESSEUR : Est-ce que tu sais ce qu'il a fait de tante Angelina ? Il ne l'aurait pas vendue elle aussi ?

PETAR : Je ne sais pas. La dernière fois que je l'ai vue dans la maison, elle faisait ses paquets, en compagnie du barbier. La boulangère avait dit à Ivan que ces deux-là se mettraient sûrement ensemble. Il lui a proposé de venir chez lui, mais elle hésite...

KESER : Professeur, ce barbier, ce ne serait pas mon frère Simeun ?

LE PROFESSEUR : Oui, c'est Simeun.

KESER : Boiteux, avec le dos voûté ?

LE PROFESSEUR : C'est Simeun, puisque je vous le dis. Il m'a rasé pendant un demi-siècle ; la première fois de ma vie et la dernière.

JANKO : Eh bien, je suis content ! Maintenant ton frerot, Simeun, va jeter à la rue tout ton attirail de guerre, réaménager la maison, et faire entrer la mariée. Envole l'avion sans ailes ! Ton musée à toi aussi a échoué.

Keser s'assied près du professeur sur une colonne de pierre et couvre son visage de ses mains. Petar s'approche du professeur, se justifie, écarte les bras.

PETAR : J'ai fait tout ce que j'ai pu. Lorsque j'ai démissionné de mon poste d'instituteur et que j'ai commencé à travailler avec vous, tout le monde disait que j'étais fou. Tant que vous étiez en vie, ils m'écoutaient à cause de vous ; dès que vous avez été mort, ils ont commencé à me bousculer et à m'insulter : "Va-t-en, espèce d'imbécile, de crétin, de taré..." Je me suis pendu à un poirier, celui qui se trouve sur le lieu des fouilles.

Le joueur d'accordéon attrape le bout de corde qui pend autour du cou de Petar.

FLEUR D'ORANGER : Si seulement j'avais été plus intelligent pour me pendre, comme lui, je n'aurais pas traîné cet accordéon lourd comme un boulet... Mais, professeur, est-ce que je peux moi aussi vous demander quelque chose. Dans toutes ces disputes, je n'ai pas encore eu mon tour. J'habitais à l'entrée du quartier...

JANKO : La maison joliment peinte de quatre couleurs. Quand la pluie tombe les gens pensent que c'est un arc-en-ciel.

FLEUR D'ORANGER : Ferme-la, ivrogne ! Tu me dois encore

deux cent mille dinars pour les chansons de la dernière nuit.

JANKO : Je chanterai pour toi pour deux cent mille dinars et on sera quittes. Il faudrait que je te paye pour m'avoir cassé les oreilles ?!

LE PROFESSEUR : D'après ce que j'ai pu voir par-dessus la barrière, tous les habitants sont joyeux et en bonne santé.

FLEUR D'ORANGER : De mon vivant, ils étaient tristes. Il y en a qui meurent pour rendre les leurs tristes, et d'autres pour les rendre joyeux. Si j'avais su que ça se passerait comme ça, je serais allé voir le médecin deux fois par jour... Est-ce qu'il y a des enfants dans la cour ?

LE PROFESSEUR : La cour en est pleine.

FLEUR D'ORANGER : Moi, j'en avais juste deux.

De la petite poche de son gilet Janko sort une montre gousset en argent.

JANKO : Professeur, quelle heure est-il ? Que je la remonte avant que la vôtre ne s'arrête.

LE PROFESSEUR : Sept heures et demie.

KESER : On t'attend quelque part ?

JANKO : Non, je veux entendre quelque chose qui batte.

Tandis que Janko remonte sa montre, Petar regarde autour de lui avec curiosité et scrute les alentours.

PETAR : Je me suis souvent demandé s'il y avait une vie après la mort ?

JANKO : Et moi, je me suis souvent demandé s'il y en avait une avant la mort ?

Petar sourit comme un enfant et étreint le vieux bavard.

PETAR : Qu'est-ce que vous faites ici depuis des années ? Comment passez-vous le temps ?

JANKO : On se dispute un peu, on fait quelques excursions dans les alentours, des "promenades", avec ces pierres nous tâchons de bâtir nos rêves inachevés ; à qui la faute si durant la vie nous n'avons pas eu assez de force et de courage pour les réaliser ? Moi, je construis un bar, mais mon père me raffe le matériel sous prétexte que ses bunkers et ses barricades sont plus urgents. Alors je vole le deux-pièces-salle-de-bains de Fleur d'Oranger, Fleur d'Oranger, c'est normal, pille la boulangerie, le boulanger le Centre hospitalier, et le docteur, quand mon père part en éclaireur, emprunte un morceau du bunker – et ainsi de suite, chacun son tour. Milica ne peut pas creuser assez pour tout ce que nous raflons.

MILICA : Comme dans la vie.

JANKO : Et le soir, quand quelque chose de sombre qui ressemble à la nuit commence à tomber, nous nous asseyons sur les pierres et nous regardons les étoiles. Moi, j'affirme que la Terre est quelque part là-bas, dans ces nuées, mon père a, bien sûr, l'opinion inverse ; et avec des soupirs, nous nous souvenons de nos proches et de ceux que nous aimions: maintenant ils ont tant et tant d'années, ils ont des enfants, des petits-enfants, maintenant ils dînent à cette même table où jadis nous mangions, eux aussi ils parlent de nous, regardent nos photos jaunies et pleurent en cachette, touchent nos affaires, gardent nos manteaux d'hiver bien chauds, comme si nous allions revenir un jour ; le dimanche, ils

viennent au cimetière et nous apportent des œillets, des tulipes, des iris mauves et des roses blanches, des boîtes de chocolats et des paquets de cigarettes, des bonbons enveloppés dans du papier de soie, de fines bougies, et des cruches pleines d'eau... Pendant qu'ils nettoient nos tombes et sarclent l'herbe, ils discutent tout bas avec les veuves et veufs voisins : comme le temps passe vite, comment, tout simplement, ils ne peuvent pas croire que nous ne sommes plus là depuis déjà dix, quinze, vingt ans...

Tandis que Janko évoque les impressions terriennes, les défunts, avec des soupirs, écoutent et hochent la tête en approuvant.

JANKO : Ça fait combien d'années pour votre Marko ? – Vingt, au printemps.

MARKO LE BOULANGER : Ne me parle pas de la Belle !

JANKO : Déjà vingt, au printemps ? Mon Dieu, mon Dieu, et c'est comme si c'était hier qu'on mangeait son pain et ses croissants à la confiture... Mon Fleur d'Oranger, ça fera six ans passés, en novembre.

FLEUR D'ORANGER : Et avec qui elle a fait tant d'enfants en six ans ?

JANKO : Au cimetière, chacun de nous entame une deuxième vie : le premier jour, la première semaine, les six mois, la première année, la deuxième année... les dix ans, les vingt ans... et puis lentement, nous commençons à mourir pour la deuxième fois – dans les souvenirs. Alors commence notre mort infinie et éternelle. Nous disparaissions de la vie, des discussions, des histoires, des souvenirs.

PETAR : Vous ne parlez tout de même pas que de cela ?

JANKO : Non. Souvent nous nous repentons d'avoir été aussi fous, du temps de notre vie. À quel point nous nous énervions, nous nous déchirions, nous nous rongions, comment nous tremblions de peur, nous nous trahissions, nous n'osions exprimer nos pensées, comment nous vivions sous la coupe des autres ; en un mot – nous courrions, nous foncions vers cet au-delà, et c'est seulement quand nous y sommes arrivés que nous avons tout compris – tout enfin était clair, mais trop tard !

PETAR : C'est triste, très triste.

JANKO : Non, tout n'est pas si triste. Nous avons ici une chorale. Monsieur le docteur en est le chef. Il s'y entraînait dans l'autre monde, dans son hôpital, et il a continué ici. Docteur, on va chanter pour nos nouveaux amis notre "Eine kleine Kantate" ?

LE DOCTEUR : Très volontiers ! Je suis toujours prêt pour le chant, comme le professeur pour les fouilles. Fleur d'Oranger, en place !

JANKO : Allez, Fleur d'Oranger, je te rendrai tes deux cent mille dinars dès que j'aurai trouvé du travail. Ce sera avec un peu de retard, mais on m'a promis que mon dossier était en bonne voie de règlement.

KESER : Ah malheur ! Dire que parmi tant de fils tu sois justement le mien !

LE DOCTEUR : Silence, s'il vous plaît !

La chorale des défunts se met en place devant les tas de "pierres archéologiques". Le docteur, une baguette à la main, fait signe au joueur d'accordéon Fleur d'Oranger de donner le ton, puis ils se mettent à chanter tous en chœur. Le professeur et son dévoué collaborateur Petar observent en souriant les amis qui chantent. On voit, et on entend, que la compagnie

artistique a eu beaucoup de temps pour s'entraîner à bien chanter.

LE CHOEUR DES DÉFUNTS :

Dans la montagne la cerise fleurit,
Le printemps vient sur le chemin,
Tout est pareil dans mon pays
Mais moi je n'y suis plus,
Mais moi je n'y suis plus.

La vigne svelte verdit
Sur l'auvent de mon vieux toit,
Tout est semblable comme autrefois
Mais moi je ne suis plus là,
Mais moi je ne suis plus là

Fleur d'Oranger étire avec bonheur son accordéon, la main gauche tremblante, Janko le prend par l'épaule amicalement, comme dans un café, tandis que les autres suivent avec attention la baguette du docteur. Petar a pris le professeur par le bras. Les deux hommes sont apparemment surpris par leurs compagnons, par le chant et l'endroit où ils ont posé pied après la mort...

ACTE II

III

LE CENTRE DE REGROUPEMENT

La Belle Boulangère essuie ses larmes et, en s'apitoyant sur elle-même, essaie de convaincre son mari de la justesse de ses décisions. Marko le boulanger la regarde d'un œil mauvais ; il serre les dents, retenant sa fureur accumulée.

LA BELLE BOULANGÈRE : ... le noir, la première fois que je l'ai quitté, c'est pour le mariage. Jamais il ne m'est venu à l'esprit de porter ces couleurs avant la noce. Je n'ai jamais pu me consoler de ton départ, tu as toujours été présent devant mes yeux. Marko, je t'en prie...

MARKO LE BOULANGER : Je ne t'ai pas posé de question pour le noir ! Ma Belle, ne fais pas l'idiote, tu sais ce que je t'ai demandé ! Réponds-moi d'une manière claire et précise, espèce de...

LA BELLE BOULANGÈRE : Mais qu'est-ce que tu m'as demandé ? Je ne sais pas, vraiment je ne sais pas.

La belle a, dans l'instant, repris de l'assurance et de la confiance en soi, ce qui provoque la colère hystérique du boulanger.

MARKO LE BOULANGER : Pourquoi as-tu permis que des ennemis se promènent et fassent la fête dans ma maison !? Écoute, ma belle... Attends ! Lepasava ! Lepasava !

Lepasava disparaît, et le boulanger se tait regardant autour de lui... Les défunts, qui fouillent l'emplacement archéolo-

gique, observent l'homme confus, avec un sourire. Le professeur s'approche de Marko.

LE PROFESSEUR : Avec qui discutiez-vous ? Il m'a semblé que c'était votre femme. Comme si j'avais vu Leposava.

Marko fait un geste de la main, comme s'il en avait pardessus la tête.

MARKO LE BOULANGER : Oui, c'était Leposava. Elle a rêvé de moi. Et à chaque fois que je veux lui faire la leçon – elle se réveille. Prend la fuite. Disparaît.

LE PROFESSEUR : Elle rêve de vous souvent ?

MARKO LE BOULANGER : Elle pourrait le faire plus souvent, mais elle a peur de nos rencontres. Les premières années, elle rêvait de moi presque toutes les nuits. Maintenant, seulement quand je l'appelle dans le rêve, et j'y arrive de plus en plus difficilement. Elle sait qu'elle est en faute.

Janko transporte un bas-relief jusqu'à Petar qui note tous les objets et les range contre la colonne en pierre.

JANKO : Qui va rêver de toi, furieux comme tu es... Docteur, est-ce que vous savez pourquoi les gens n'ont pas les dents solides ? Parce qu'ils n'arrêtent pas de grincer des mâchoires quand ils sont en colère. Une dispute – deux dents. Ils serrent leur mâchoire de toutes leurs forces jusqu'à ne plus sentir leurs molaires, et remuent juste les lèvres en menaçant : "Attends, tu vas voir, espèce d'enragé..."

Tandis que les gens rient de l'explication de Janko, Milica résignée s'approche de son mari et le prend par la main.

MILICA : Ne sois pas fâché contre moi. Je ne croyais pas

qu'Ivan, dès le premier jour, vendrait tout. Comme s'il n'avait attendu que ça...

LE PROFESSEUR : Je ne me préoccupe plus de la maison.

MILICA : Tu te fais du souci pour Sonja.

LE PROFESSEUR : Oui. Tout ça va abrèger sa vie de dix ans. Elle était trop attachée à moi, à la maison, à nos affaires. Comme s'ils n'avaient pas grandi ensemble. Cela m'a toujours étonné : deux enfants grandissent, tu les éduques de la même manière, ils mangent la même nourriture, tu les aimes pareillement, et à la fin, l'un d'eux, comme s'il n'était pas le tien, s'éloigne, devient indifférent et fait le contraire de ce que tu voudrais... Mais, si nous continuions avec les fouilles. Allez, les amis ! Allez ! Ça suffit avec vos affaires personnelles. C'est du gâchis de bâtir vos constructions infantiles avec de tels trésors !

Le professeur revient avec détermination vers les fouilles. Il s'approche de la dalle de pierre.

LE PROFESSEUR : Nous allons essayer encore une fois de soulever cette dalle. Peut-être qu'il ne nous manquait que la force de Petar. (à Janko) Où est votre père ?

JANKO : Il traque l'ennemi dans les environs. Derrière cette dune, il est tombé sur des traces de bottes militaires.

LE DOCTEUR : Fleur d'Oranger n'est pas là non plus.

Janko a grimpé sur le tas de pierres, il met ses mains autour de sa bouche en porte-voix et appelle de toutes ses force...

JANKO : Stevaaaan ! Oooo, Steevaaaaan !... Je n'ai jamais réussi à l'appeler, car il a un nom inadapté.

LE DOCTEUR : Que voulez-vous dire par "un nom inadapté" ?

JANKO : Eh bien, quand on donne un nom à un enfant, on doit lui en donner un qui soit facile à appeler. Si on ne réussit pas à faire revenir son enfant après deux appels, c'est qu'on lui a donné un nom inadapté.

LE DOCTEUR : Brillante théorie.

JANKO : Et juste ! Écoutez plutôt : dans les montagnes, où on appelle les enfants à de grandes distances, les noms se composent de quatre lettres, dont deux voyelles : Ooo Jovooo, O Boroooo, Ooo Božo... La deuxième lettre dans le nom est un O et la quatrième aussi, car le O vole plus loin. Ce sont, comme on dit, "des noms primaires pour l'appel au loin", avec une portée de cinq kilomètres... Ensuite viennent les noms pour les altitudes inférieures à deux mille mètres : Oooo Jelooo, Oooo Savooo, Oooo Vukooo, Oooo Pavooo, Oooo Milooo... Des noms d'une portée de trois kilomètres, par beau temps, ou entre deux coups de tonnerre. Mais plus on descend vers nos contrées vallonnées, plus les noms sont longs, larges, et comme engourdis, car ils n'y a pas besoin de projeter sa voix par-dessus les crêtes des montagnes et des forêts ; l'enfant joue dans le pré, dans la prunelaie ou dans la cour du voisin. Ooooo Miloradeee, Oooo Dragoslaveee, Oooo Milaneee, Oooo Aleksaaa, Oooo Lepasavaaa, Oooo Miliceee, Oooo Mihajlooo... Vous sentez une résistance, comme lorsqu'on attache le dernier bouton d'une chemise. Ce sont les enfants de la verte Šumadija, de la Mačva doucement vallonnée, et ceux des autres contrées aux reliefs onduleux. Des noms avec une portée de 100 à 800 mètres, en fonction de la capacité gutturale des parents. Enfin, quand on descend en rase campagne, les noms s'allongent encore et deviennent interminables : Oooo Maksimilijannn, Ooo Haralimpjeee, Ooo Nićiforeee... Alors imaginez qu'en montagne, on donne à un enfant le nom d'Haralimpije. Tu sors sur le pas de la

porte, tu regardes le sommet de la montagne sous la neige, et tu cries : Ooo, Haralimpijee ! et paf ! le nom te retombe sur les pieds. Le nom d'Haralimpije pèse au moins deux kilos. C'est plutôt un nom pour le lancer de poids. Et, ton Haralimpije, quand est-ce qu'il rentrera à la maison ? – Jamais ! Après tu donnes une paire de gifles à ton enfant : "Ça fait une demi-journée que je t'appelle, et toi tu ne viens pas !" L'enfant gémit, il n'a pas entendu... Et en pays plat, c'est le contraire si tu lui donnes le nom de Jovo. Tu cries : Ooo Jovoooo, ta voix résonne, et l'enfant pense que tu vas lui donner une raclée, alors il s'enfuit et refuse de rentrer à la maison. Voilà pourquoi dans les basses terres, on invente des surnoms, pour adoucir les noms qui sonnent trop. A la place de Jovo, on crie Ooo Jovicee... Ooo Jovančeee...

Les gens rient de cette histoire étrange, mais qui ne manque pas d'une certaine vérité.

LE DOCTEUR : Et à quelle conclusion en êtes-vous arrivé ?

JANKO : Il faut tout simplement donner aux enfants des noms en A ou en O.

MILICA : Et quand tous ceux qui ont des noms en A et en O s'amènent, alors tu choisis ton A et tu laisses repartir les autres ?

Petar rit avec de petits gloussements.

PETAR : Quand j'entends et vois tout cela, je ne regrette pas de m'être pendu.

LE PROFESSEUR : Tu as fait une faute, Petar.

MILICA : Vous aviez seulement besoin d'un bon psychiatre. N'est-ce pas, docteur ?

PETAR : Je suis allé consulter un psychiatre, il y a quelques années, à une époque où un homme me suivait.

LE DOCTEUR : Qui vous suivait ? Asseyez-vous. Asseyez-vous à votre aise, et détendez-vous.

PETAR : Un homme. Je sors dans la rue, il est là, de l'autre côté de la rue, debout, et il attend. Je vais au cinéma, il entre voir le film. Je me dis d'abord : c'est une coïncidence. Alors, pour vérifier, j'achète un nouveau billet pour le même film, lui aussi, il vient le voir une deuxième fois. Cela a duré plusieurs mois. Vous vous souvenez, professeur, c'était l'année où pour la première fois nous avons réussi à coopérer avec les Hollandais.

LE DOCTEUR : Et qu'est-ce que le psychiatre vous a dit ?

PETAR : Ce que tout homme normal aurait dit, quand il s'est assuré que le suiveur existait réellement : "Allez-vous plaindre à la police. Moi, je ne peux pas vous aider, vous n'êtes pas malade..." Je vais à la police, chez le camarade Žunjić. Je lui dis : voilà, la situation, un homme me suit...

LE DOCTEUR : Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

PETAR : Que je suis un asocial ! Que je retourne chez le psychiatre, pour qu'il me guérisse de ma solitude. "Tu n'aimes pas les gens, m'a-t-il dit, tu n'es pas sociable, tu te réfugies dans la solitude..."

Le docteur rit, tapote l'épaule de Petar.

LE DOCTEUR : Tu n'as pas dit ça au psychiatre ?

PETAR : Si. Il a ri, comme vous maintenant.

LE DOCTEUR : Plaisanterie à part, je vais vous dire une chose sérieuse, que j'ai constatée dans ma pratique : il existe une catégorie d'assassins que, malheureusement, on ne juge jamais. Ce sont les assassins des suicidés.

MARKO LE BOULANGER : Les assassins des suicidés ?

LE DOCTEUR : Oui, vous avez bien entendu. Le suicidé est toujours le bras prolongé d'un meurtrier, qui reste inconnu, ou qui est très connu, mais contre qui personne n'ose rien.

PETAR : Moi, c'est mon entourage qui m'a tué.

MARKO LE BOULANGER : Le docteur a raison. Prenez, par exemple, mon cas : est-ce que j'aurais débarqué ici si on ne m'avait pas pris ma boulangerie ? Et mon meurtrier, aujourd'hui, fait la fête dans ma propre maison.

JANKO : Balivernes ! On naît suicidé comme on naît ivrogne ! Moi, je me suis suicidé le jour où j'ai accepté d'aller à l'hôpital. Si je n'avais pas commis cette connerie, je serais encore assis à la terrasse du café "Le Faucon".

Le docteur, d'ordinaire toujours calme, discret et bienveillant, se fâche.

LE DOCTEUR : A cause de l'hôpital ? C'est la faute de l'hôpital ?!

JANKO : Oui. Le diagnostic de ma mort est "opération ratée".

Le docteur se tait. Milica s'approche de lui, essaye de le calmer.

MILICA : Laissez, je vous en prie. Ne vous énervez pas.

LE DOCTEUR : Quelles stupidités vous racontez ! Vous n'avez pas votre tête ! D'où vous vient cette idée que vous êtes mort d'une "opération ratée" ? Je vous avais personnellement dit d'arrêter avec la boisson, car vos intestins étaient fichus ! Vous êtes mort de ce dont meurent la plupart des ivrognes – d'une cirrhose du foie !

JANKO : Pas possible ? Alors d'où me vient cette cicatrice ?

Janko sort sa chemise du pantalon et montre une grande cicatrice au-dessus du rein gauche.

JANKO : Vous m'avez juste ouvert et refermé, comme un attaché-case.

LE DOCTEUR : On vous a amené littéralement ivre-mort.

JANKO : Dites donc, docteur, je sais quand même où se trouve mon foie. Toute la vie j'ai eu mal ici, et regardez où vous m'avez ouvert. Vous m'avez découpé comme un cochon de lait pour le premier mai.

LE DOCTEUR : Après votre mort.

JANKO : Attendez un peu, moi je vous parle d'avant la mort ; quand un homme est mort, moi aussi je suis capable de le guérir... Vous étiez le chef de l'hôpital, un médecin reconnu, apprécié des gens, vos patients vous aimaient et vous respectaient, cependant, quand vous êtes tombé malade, vous avez fait vos valises et vous êtes parti en Suisse. N'est-ce pas ?

LE DOCTEUR : Je sais ce que vous allez me demander.

JANKO : Je sais que vous le savez, mais je ne sais pas ce que vous allez me répondre. Quand on m'a proposé la première fois l'opération, j'avais accepté, à condition que ce soit vous qui m'opérez. "Ce n'est pas possible, m'ont-ils

dit, le docteur Katić est en Suisse en convalescence. –
Moi aussi je veux aller en Suisse. – Impossible, toi, on va
s'occuper de toi ici." Et ils se sont occupés de moi.

LE DOCTEUR : Je ne suis pas non plus revenu vivant de
Suisse.

JANKO : C'est ce que je voulais vous demander : pourquoi
n'êtes-vous pas mort dans votre hôpital ?

LE DOCTEUR : C'est ma fille qui a organisé le voyage. Je ne
voulais pas partir car je savais qu'il n'y avait aucun re-
mède.

JANKO : Votre fille aussi est médecin. Comment nous, les gens
ordinaires, pouvons-nous avoir confiance en vous,
quand vous, les médecins, vous n'avez pas confiance en
vous-mêmes ? Mon père est arrivé ici tout droit de Ge-
nève. Vous êtes de grands patriotes : vous mourez pour
votre pays à l'étranger. Dès qu'une douleur vous élance,
vous filez hors des frontières : "Ouh là là, mes frères
étrangers, je souffre ici..."

*Le long de la pente sablonneuse arrive Fleur d'Oranger qui
gémît à voix haute. Les gens s'attroupent autour du malheu-
reux, qui n'a plus son accordéon.*

FLEUR D'ORANGER : Oh là là ! pauvre de moi... oh, ma pe-
tite mère ! Que Dieu fasse que ses mains pourrissent...

*Fleur d'Oranger se prend la tête des deux mains et s'assied
sur la colonne en pierre. Milica l'enlace, essaye de le calmer.*

MILICA : Qu'est-ce qu'il s'est passé, pourquoi vous pleurez ?

FLEUR D'ORANGER : Ils m'ont volé mon accordéon.

PETAR : Qui vous a volé votre accordéon ?

FLEUR D'ORANGER : Je sais qui c'est... Il était venu pour l'acheter alors que j'étais encore entre la vie et la mort... Il avait apporté de l'argent, mais je ne voulais pas le vendre... moi aussi j'ai un fils...

Fleur d'Oranger se lève, regarde vers la "terre", et s'écrie.

FLEUR D'ORANGE : Que mon accordéon joue pour ton enterrement !

Fleur d'Oranger après une longue malédiction, se calme peu à peu. Le professeur lui tend une cigarette.

LE PROFESSEUR : Ils ne vous l'ont quand même pas volé dans votre tombe ?

FLEUR D'ORANGER : Mais si, vous voyez bien !... J'ai fouillé partout, il n'est nulle part. Et cette nuit j'ai senti que quelqu'un me l'enlevait...

JANKO : As-tu vu le voleur, ce sale rat de terrien ? Qui va nous jouer de la musique maintenant ? Vous, professeur, vous n'avez aucune idée de la ville où vous avez vécu, et parmi quels gens vous avez passé votre vie. Bientôt, nous vous raconterons tout. Vous n'en croirez pas vos oreilles.

MILICA : Vous vous plaigniez qu'il était lourd, que les sangles vous serraient...

FLEUR D'ORANGER : Je me plaignais comme ça, madame, par affection... Nous, les Tsiganes, nous apprenons à jouer d'un instrument avant d'apprendre à marcher, parce que, sans instrument, où irions-nous ?... Regardez...

Soupirant et essuyant ses yeux avec sa manche, Fleur d'Oranger sort de la poche intérieure de sa veste une grande photographie. Il la montre à Milica...

FLEUR D'ORANGER : Celui-ci avec l'accordéon, c'est mon fils Rade... Je suis en train de lui apprendre à jouer devant la maison... Ça, c'est ma femme... Et celui-là qui grimace par-dessus la barrière, c'est mon voleur, ce fameux bandit, Bata le Dadais... Oh là là ! Pauvre de moi, malheureux...

JANKO : Professeur, des photos de vous et de Petar ont du paraître aujourd'hui dans le journal.

PETAR : Moi, je n'ai personne pour annoncer ma mort.

JANKO : Mes amis ont publié une petite photo de moi et ont écrit dessous : "Cher Janko, à notre table ta place restera vide et ton verre plein..."

Le docteur sort de son portefeuille quelques photographies. Les autres fouillent également dans leurs poches comme cela se passe ordinairement quand les gens veulent montrer des photos de famille.

LE DOCTEUR : Ma fille, apprenant à jouer du piano...

MILICA : Tu te rappelles, Miša, cette photo ?

LE PROFESSEUR : Oui... Je l'ai cherchée partout. Je voulais la faire agrandir et la mettre au-dessus de notre lit... Regarde comme ils sont grands, ton Ivan et ta Sonja ?... Sokobanja 1955...

MARKO LE BOULANGER : Vous voyez, sur celle-ci on est tous ensemble à la foire, vous deux, moi, et cette maudite pie.

MILICA : Miša, regarde ça !

LE PROFESSEUR : J'étais un fameux gaillard !

Les défunts s'échangent les photographies, s'étonnent et s'émerveillent. Comme si, pour un instant, ils avaient oublié où ils se trouvaient. Janko prend la photographie de Marko le boulanger.

JANKO : Sur cette photo, tu es déjà un peu raplapla. On voit bien que ton âme a besoin d'une sainte personne.

MARKO LE BOULANGER : Oui, c'est ma dernière photo... Mais regarde celle-ci, mon vieux. La première de ma vie, pour mon huitième anniversaire. J'étais un bel enfant.

JANKO : Dommage que tu aies grandi... Maintenant, mes amis, je vais vous montrer un véritable miracle...

Janko sort de la poche une grande photographie. La tend au docteur.

JANKO : Docteur, où suis-je sur cette photo ?

LE DOCTEUR : Vous n'y êtes pas...

JANKO : Je n'y suis pas et, pourtant, je me suis fait photographe. Vous voyez, je savais déjà, à l'époque, que je n'en avais plus pour longtemps, car j'étais invisible sur les pellicules. On s'installe tous, toute la compagnie du "Faucon", tous y sont, sauf moi. Moi, je suis cet espace vide. L'appareil ne me prenait plus.

Les gens regardent l'étrange photographie... Le docteur, avec fierté et se vantant, lève sa photographie.

LE DOCTEUR : Regardez le jeune homme le mieux bâti d'après-guerre... C'était moi en vacances d'été à Rovinj, en cinquante et un. Non seulement jeune, mais beau, séduisant, et en plus docteur...

JANKO : Et en plus, ne sachant pas nager !

LE DOCTEUR : Ne sachant pas nager ?!

JANKO : Docteur, s'il te plaît, ne me la fais pas à moi. Il n'y a rien de plus drôle qu'un homme continental à la mer. J'ai observé une fois, à Budva, à quoi il ressemblait. Je vais vous le montrer tout de suite...

Janko joue la scène de "l'homme continental à la mer" en forçant un peu les effets, sans doute sous l'influence de l'école des comédiens du café.

JANKO : Voilà, notre homme approche de la mer, décontracté, avec nonchalance. Il regarde vers le large comme s'il allait traverser d'un coup toute l'étendue d'eau. Dans son regard, vous sentez la supériorité et la force du nageur. Puis il sort sa montre de la petite poche de son maillot de bain en latex, et la remet en gardiennage à la personne la plus fiable de la plage. Après, il revient et, doucement, pénètre dans l'eau. Il marche sur les algues sur la pointe des pieds, cache sa frousse en riant jaune, alors qu'il aurait plutôt envie de crier. L'eau monte lentement au-dessus de ses genoux, il regarde autour de lui, s'approche d'une grosse pierre couverte d'oursins, monte dessus, et se tâte... Ensuite, il commence à s'humecter : d'abord le torse, puis tous les endroits où bat le pouls, pour ne pas être commotionné par l'eau quand il plongera dans la profondeur glacée. C'est ce qu'il a lu avant son départ à la mer dans un journal : "N'entrez pas dans la mer quand vous venez de prendre le soleil". Après s'être bien aspergé, il n'a plus envie de se baigner, mais il descend de la pierre et continue sa marche vers le large. À un moment, c'est normal, l'eau gagne les parties génitales ; aussitôt il frémit, et ses poils se hérissent, mais, comme il a reçu une bonne éducation, il sait qu'on ne montre pas ses sentiments intimes en public – il continue de sourire, les lèvres à peine un peu plus tordues... Enfin il se concentre, respire profondément, et se jette à l'eau. Il nage, battant des bras, la tête sous l'eau tant

qu'il a de l'air. Convaincu que c'est un style. Et juste au moment où il s'imagine que sur la plage tout le monde est renversé devant la beauté et la puissance de sa nage, il entre en plein dans le dos d'un baigneur en eau peu profonde. L'ami a oublié que son bras droit est plus fort à force de frapper du poing sur la table. Il se frotte les yeux à cause du sel, s'excuse, et s'étonne d'avoir fait du sur place. Courant, l'estomac rentré, respirant à peine, il fonce vers la première douche et, c'est seulement quand il sent la douceur de l'eau qu'il souffle, se détend et regarde fièrement la mer domptée. Après, il s'allonge sur le sable, près d'une dame, pour faire bronzette, lance des œillades, et la même nuit un toubib vient chez lui parce qu'il a attrapé un coup de soleil, des brûlures au deuxième degré et une forte fièvre... Docteur, avoue que c'est comme ça que tu as passé tes vacances.

Le docteur rit.

LE DOCTEUR : Pas exactement comme ça, mais il y a du vrai.

JANKO : La seule différence, c'est que toi – tu es médecin, et que tu t'es soigné toi-même.

MARKO : Moi, mes vacances d'été ont été très écourtées : je me suis fâché avec Leposava dans le train, je suis descendu à moitié chemin, et je suis rentré à la maison...

Les gens lèvent lentement la tête... Petar, le premier, a remarqué un étrange objet lumineux qui vole au loin, laissant derrière lui une trace rouge.

PETAR : Professeur, qu'est-ce que c'est ?

LE PROFESSEUR : Un engin volant...

Des alentours sablonneux accourt Keser. L'homme est excité, il suit avec ses jumelles la trajectoire de l'objet brillant.

KESER : Un vaisseau spatial ! C'est un vaisseau spatial !

JANKO : On le voit, qu'est-ce que t'as à crier.

KESER : Vous savez ce que cela signifie ?! Ça va peut-être nous sauver ! Cela pourrait nous changer la vie !

LE PROFESSEUR : Comment voyez-vous cela ?

KESER : Eh bien, professeur, si quelqu'un de vivant arrive jusqu'à nous, c'est que nous ne sommes pas morts, mais juste éloignés de la Terre. Les morts et les vivants ne peuvent pas se rencontrer, si les morts ne sont pas vivants ou si les vivants ne sont pas morts.

Keser lève ses deux bras et se met à faire de grands gestes... Tous le regardent étonnés, puis, l'un après l'autre, ils en font autant. L'engin volant s'approche, survole les têtes des gens bouleversés, et tel un vaisseau spatial qui abandonne des naufragés invisibles, il disparaît dans le lointain... Les défunts, avec résignation, laissent retomber leurs bras. Le professeur les regarde avec compassion.

LE PROFESSEUR : Je vois combien est grand votre désir d'être à nouveau vivants... Petar, mon petit, toi aussi tu as fait des gestes ?

PETAR : Je regrette... de m'être pendu.

JANKO : Le cinquième commandement de Dieu le dit bien : "Respecte ton père et ta mère, pour avoir une bonne et longue vie sur terre."

KESER : Peut-être que notre Centre de Regroupement se trouve à proximité d'une planète inconnue, habitée. Professeur, qu'est-ce que vous en pensez ?

LE PROFESSEUR : Je vais essayer de vous expliquer où nous nous trouvons : le diamètre de la partie connue de l'univers mesure 25 éon-lumière. Un éon, en astronomie, représente la distance que la lumière traverse en un milliard d'années, ce qui signifie que la science connaît un univers de 25 milliards d'années-lumière. Et au-delà, comme disait Einstein, "commence l'ailleurs". Alors, maintenant, la question est : où nous trouvons-nous dans cet "ailleurs" ?

FLEUR D'ORANGER : Cher professeur, tout cela est sans doute vrai, mais, moi, je vous garantis que la distance de tous ces éons est beaucoup plus grande – huit heures de marche à pieds, sous la pluie et dans la boue. Quand j'allais dans les mariages...

JANKO : Et voilà un scientifique chez les joueurs de piano à bretelles !

LE PROFESSEUR : Ça suffit, s'il vous plaît. Le secret est dans cette pierre. Regardez ce qu'il reste d'une grande civilisation. Peut-être la réponse est-elle juste sous cette dalle... Allons, les amis, si on essayait encore une fois... Maintenant ou jamais...

Les hommes bandent toutes leurs forces: la dalle bouge d'un chouïa.

LE PROFESSEUR : Nous l'avons bougée ! Nous réussirons !

KESER : Moi, avec ma force de vivant, j'aurais soulevé cette dalle d'une seule main.

LE PROFESSEUR : Essayons à nouveau... Prêts ? Un, deux, trois, ho hisse !

La dalle a bougé encore de quelques dix centimètres. Tout contents de ce succès, les gens tentent un nouvel essai. Au

signal du professeur, tous saisissent les coins de la dalle, et la pierre se déplace lentement, glisse de son socle à angle droit. De l'intérieur, caché par la pierre, jaillit une lumière qui illumine les gens surpris. Le docteur et Janko reculent de trois pas. Petar, le premier, se penche et regarde dans le trou brillant. Le professeur s'approche de lui.

PETAR : Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

LE PROFESSEUR : Je pensais que c'était un tombeau.

JANKO : Fermez ce gros trou, qui sait ce qu'il y a en bas.

Keser se penche au-dessus du trou.

KESER : Des marches... Où peut bien mener ce miracle ?

LE PROFESSEUR : D'où vient la lumière ?

KESER : Les amis, nous sommes peut-être à l'intérieur de la Terre. Tout cela est peut-être un grand creux au centre même de la planète.

PETAR : Peut-être ces marches mènent-elles dans le monde vivant ? Maintenant tout est clair pour moi, sauf – cette lumière. D'où vient-elle ?

LE PROFESSEUR : Ça doit bien venir de quelque chose.

MARKO LE BOULANGER : Ouh là là ! Ils se réjouiraient beaucoup de nous voir, si nous jaillissions de terre devant eux. Lepasava aurait un arrêt cardiaque.

KESER : Moi, je vous garantis que, par ces escaliers, je sortirai à la lumière du jour.

Keser résolument part vers le trou. Janko accourt et le prend par le manche. Le retient pour qu'il ne descende pas.

JANKO : Où vas-tu, papa, qu'est-ce qu'il te prend ?! Peut-être que cette lumière sort du feu de l'enfer. Peut-être que ça brille sous le chaudron ! Ne provoque pas les diables, pour qu'ils nous attrapent et nous plongent tous dans l'huile bouillante. Les gars, empêchez-le, on était bien... Papa, attends un peu...

Keser résolument dégage son bras, et s'adresse aux gens apeurés.

KESER : J'irai jusqu'à la lumière. Si je ne reviens pas, fermez le couvercle ou venez après moi.

Keser fait un geste de la main et descend le long des marches. Les défunts le suivent du regard. Longuement, le bruit des bottes résonne sur la pierre.

JANKO : C'est comme ça qu'une nuit il est parti à la guerre. Et il a dit la même chose : "Si je ne reviens pas, rejoins-moi ou ferme la porte, et ne laisse personne entrer dans la maison." La destinée humaine est étrange.

Petar s'est agenouillé près du trou, regarde et crie.

PETAR : Ehheeehee ! Qu'y a-t-il en bas ? Qu'est-ce que c'est ?

Le professeur étreint sa femme, comme s'il allait tomber – en tremblant et avec gaucherie, il essaye de défaire le bouton de sa chemise.

LE PROFESSEUR : Milica, je ne me sens pas bien... J'étouffe... je ne me sens pas bien... Aide-moi à m'asseoir...

Immédiatement le docteur se précipite. La femme et lui emmènent le professeur jusqu'à la colonne de pierre. Le vieillard s'assied épuisé.

MILICA : Miša, qu'est-ce que tu as ? Ici, c'est impossible, tu ne

peux pas avoir de malaise...

LE PROFESSEUR : J'étouffe... Je sens... comme si mes poumons allaient éclater... Je n'ai pas d'air, et je veux respirer... Juste un peu d'air...

LE DOCTEUR : Sans doute un réflexe persistant.

JANKO : Il est frais. Il est encore sous la forte influence de la vie. Mais oui, docteur, pourquoi me regardez-vous comme cela, est-ce que sa barbe, ses cheveux et ses ongles ne poussent pas encore... J'avais justement coupé mes ongles avant ma mort, et regardez-les maintenant, on dirait ceux d'un sorcier. La vie laisse des traces profondes chez les défunts.

Le professeur s'est recroquevillé contre la colonne de pierre. Avec des gestes saccadés il défait les boutons de sa veste, de son gilet, de sa chemise...

MILICA : Miša, qu'est-ce qu'il y a, Miša... Docteur, aidez-nous...

LE PROFESSEUR : Comme si je mourais à nouveau...

LE DOCTEUR : Allongez-vous, professeur...

JANKO : J'étais sûr que quelque chose de maudit sortirait de cet espèce de trou.

Tandis que Milica et le docteur aident le professeur à s'allonger, on entend à nouveau résonner le bruit des bottes sur les marches. Petar accourt jusqu'à l'ouverture. Soudain apparaît Keser l'air mécontent. Il secoue la poussière et montre une tête en bronze, et un bras du même matériau.

KESER : C'est tout ce que j'ai trouvé.

Petar a pris la tête et le bras.

JANKO : Et la lumière, d'où vient la lumière ?

KESER : De la pierre chauffée à blanc. Tout de suite après une cinquantaine de marches commencent les ruines et la pierre en fusion. La sortie ne se fait que par le haut. Les vaisseaux ne peuvent pas voler au centre de la Terre... Qu'est-ce qu'il se passe avec le professeur ?

Keser s'approche du docteur qui, avec attention, inspecte le vieillard affaibli. Petar regarde avec étonnement la tête et le bras qu'il a appliqués sur la statue apportée de "l'autre monde". L'une et l'autre semblent justement en avoir été arrachés.

PETAR : Professeur, regardez ça ! Professeur, regardez ce miracle. Quand on accole la tête et le bras à la figurine que j'ai apportée, on a toute la statue de l'empereur Septime Sévère. Vous l'avez cherchée pendant des années...

LE DOCTEUR : Un peu de silence...

Le docteur s'est penché sur le professeur. Longuement, avec attention, il l'ausculte, puis se redresse et annonce sans hésitation.

LE DOCTEUR : Messieurs, le professeur est vivant.

Les défunts laissent échapper quelque chose qui ressemble à des exclamations de peur, de surprise et de doute.

PETAR : Mon Dieu, docteur, qu'est-ce que vous racontez ?

FLEUR D'ORANGER : C'est impossible.

MARKO LE BOULANGER : Tout ce qui peut vous passer par la tête à vous, les docteurs !

MILICA : Est-ce vrai, docteur ?

LE DOCTEUR : Le professeur a subi vraisemblablement une attaque cérébrale et par suite un coma profond. Il était cliniquement mort. Cependant, l'organisme a triomphé, et il retourne parmi les vivants. Combien de temps s'est-il écoulé depuis qu'il est arrivé ici ?

Janko s'empresse de jeter un œil sur sa montre.

JANKO : Bientôt, vingt-quatre heures.

LE DOCTEUR : Alors, sans doute, il survivra.

MARKO LE BOULANGER : Excusez-moi, s'il vous plait, c'est maintenant que ça se brouille pour moi. Comment est-ce qu'un mort va survivre ? Et qu'est-ce que fait un vivant parmi nous, les refroidis ?

FLEUR D'ORANGER : Mais c'est impossible !

LE DOCTEUR : Au temps où je travaillais à l'hôpital, j'ai eu quelques cas similaires. L'homme tombe dans le coma, tous les organes vitaux s'arrêtent, je pense qu'il est mort, et voilà qu'au bout de quelques heures, tout d'un coup, il commence à donner des signes de vie.

JANKO : Si on ne l'a pas enterré avant, bien sûr.

FLEUR D'ORANGER : Ce qui fut mon cas.

JANKO : Tu as tout eu, toi !

MILICA : Qu'est-ce qu'il va se passer maintenant, docteur ?

LE DOCTEUR : Le professeur va nous quitter. Et maintenant c'est la première fois que je comprends clairement, mais tout à fait clairement, pourquoi les gens qui avaient sur-

vécu à un coma me racontaient leur rencontre avec leurs défunts. C'était vrai, cela avait vraiment eu lieu. Maintenant je vois que c'est possible.

MARKO LE BOULANGER : J'ai entendu au moins une dizaine d'histoires comme ça.

Le docteur prend la main du professeur. Tâte le pouls et sourit.

LE DOCTEUR : Le pouls est de plus en plus fort... Et le corps plus chaud.

JANKO : Voyons que je sente s'il bat... C'est vrai, il bat. Il bat comme une horloge !

Les défunts se ruent sur les mains du vieillard. Tâtent le pouls, auscultent le cœur, touchent le front. Tous sont stupéfaits.

MARKO LE BOULANGER : Depuis combien de temps je n'avais pas vu un homme vivant ! C'est beau un homme vivant.

LE DOCTEUR : Professeur... Vous m'entendez, professeur ?

Le professeur bouge la tête et murmure avec effort.

LE PROFESSEUR : J'entends docteur... J'entends...

LE DOCTEUR : Je voudrais vous demander quelque chose : si vous retournez parmi les vivants, appelez ma fille Jelena et racontez lui tout ce que vous savez sur nous. Dites-lui qu'elle se consacre à l'étude du coma et de la mort clinique, car c'est le seul lien possible avec les milliards de gens disparus. Et dites-lui encore qu'elle laisse tomber les appareils, les ordinateurs, et autres techniques "qui peuvent tout" : le destin du malade est dans les mains

d'un médecin expérimenté et sage. Même les cas les plus difficiles peuvent se guérir uniquement par le toucher et les mots, car le toucher et les mots sont les causes principales de la plupart de nos maladies. Que les ordinateurs guérissent les ordinateurs, et les humains – les humains. La mort ne doit pas être constatée par les oscillations des impulsions électroniques. Dites-lui qu'il y a plusieurs années ils ont fait une erreur et que, de mon hôpital, ils ont expédié ici un homme encore vivant. Hélas, le malheureux avait déjà été enterré. Il n'a pas pu revenir en arrière comme vous maintenant. Avec vous, elle a eu de la chance. Que votre cas lui serve d'avertissement, qu'elle n'abandonne pas les gens si facilement.

Le docteur a tout prononcé rapidement, avec agitation, craignant que le professeur ne parte avant l'heure. Puis il se baisse, prend quelques morceaux de dalles, et les met dans la poche du professeur.

LE DOCTEUR : Emportez ça également, pour leur prouver que vous dites la vérité.

Le professeur bouge la tête, tandis que les défunts se bousculent autour de lui, chacun désirant lui faire part de quelque chose d'important. Keser est le plus obstiné et le plus fort...

KESER : Docteur, s'il vous plait, vous n'êtes pas le seul. Les autres aussi voudraient lui confier un message. Soyons démocrates...

LE DOCTEUR : Ce que je viens de dire est d'une importance capitale pour la médecine et la science.

MARKO LE BOULANGER : Pas de dispute ! Le professeur va partir et moi j'ai aussi des choses très importantes à transmettre à Leposava !

Keser se penche au-dessus du professeur.

KESER : Professeur, allez voir mon ami Ilija Rajković, et dites-lui qu'il enlève mon nom de cette rue borgne. S'ils n'ont pas pu me choisir quelque chose de plus honorable, de plus près du centre, alors je n'ai pas besoin de ce pavé turc. Et s'il ne veut pas le faire, je vous en prie, enlevez vous-même ces plaques...

LE PROFESSEUR : Oui... oui...

JANKO : Papa, abrège un peu. Tu as reproché au docteur...

KESER : Racontez leur pour ce vaisseau que nous avons vu. Décrivez à quoi il ressemblait, qu'ils recherchent quelle planète a envoyé un engin pareil, où elle se situe. Quand vous aurez toutes les informations, écrivez aux Russes que nous l'avons vu, qu'il est passé par ici, peut-être qu'eux nous trouverons et nous sauverons.

LE DOCTEUR : Écrivez également aux Américains.

KESER : Et à mon frère Simeun, transmettez-lui le message que je ne lui ai pas pardonné de ne pas m'avoir caché chez lui, au mois de novembre, en quarante-deux, au moment de la traque nazie. Dites-lui qu'ici les chiens, les bottes et les cris n'arrêtent pas de me poursuivre et aussi son hurlement derrière la porte fermée : " Va-t-en, Stevan, ils me pendront s'ils savent que tu es venu chez moi !" Son "Va-t-en, Stevan !" même ici je ne peux l'oublier.

LE PROFESSEUR : Simeun n'a pas pu faire une chose pareille. Je le connais depuis un demi-siècle...

KESER : Mais si, professeur, il m'a chassé de sa porte comme un chien galeux. Je l'ai supplié, conjuré, de m'héberger seulement jusqu'à l'aube, et lui, il criait : "Va-t-en, Stevan, va-t-en, Stevan..." Cette nuit-là ils m'ont tiré dessus près de l'école de Konjic à la sortie de la ville, et, plus

tard, j'ai succombé à ces blessures. Dites-lui, quand il mourra, qu'il ne vienne pas me trouver ici : que le diable l'emporte ailleurs, que mes yeux ne le voient plus jamais ! Que je n'entende plus son nom et que, durant sa vie, il ne m'appelle plus son frère ! J'ai de la peine de vous avoir dit tout cela, mais je ne pouvais m'en empêcher...

LE PROFESSEUR : Je pensais... qu'il était un homme honorable...

Le professeur – muet, tendu – observe les gens qui lui révèlent des vérités de plus en plus terribles sur leurs proches et leurs amis... Marko le boulanger s'est faufilé tant bien que mal au premier rang, à côté du révolté Keser.

MARKO LE BOULANGER : Moi, je voudrais vous demander de passer chez moi et de dire à Leposava qu'elle ne fasse plus de bêtises. Dites-lui que je suis terriblement fâché contre elle, qu'elle m'a déçu, en tant que femme et en tant qu'amie. Dites-lui qu'elle tâche de vivre le plus longtemps possible, car, quand elle arrivera ici, elle passera un mauvais quart d'heure. Et qu'elle ne marchande pas votre maison, alors qu'il y en a tant d'autres dans la ville. Quant à mon fils, faites-lui savoir qu'il doit, coûte que coûte, penser à divorcer et à trouver une fille d'une maison plus honorable. Vous m'entendez, professeur ?... Et Leposava, quand je l'appelle dans le rêve, dites-lui qu'elle vienne, qu'elle ne se réveille pas tout de suite, et qu'elle m'écoute jusqu'au bout.

Marko le boulanger baise la main du professeur et laisse sa place à Fleur d'Oranger qui pleurniche

FLEUR D'ORANGER : Professeur, je vous le demande comme à un frère, allez trouver Bata le Dadais. Dans le quartier tout le monde le connaît, et transmettez-lui le message qu'il me rende mon accordéon, à moi personnellement,

là où il l'a volé, ou aux miens. S'il ne veut pas, s'il fait l'idiot, sa spécialité, dénoncez-le à la police, au nom de la justice et de l'honnêteté. Qu'ils fouillent sa maison, ils trouveront sûrement l'accordéon. Personne d'autre que lui n'aurait commis un tel péché. S'il y a quelque chose qui coince, s'il y a des problèmes, que ma femme prenne un avocat. Vous, vous serez mon témoin, je vous en supplie.

LE PROFESSEUR : Je le ferai Fleur d'Oranger, promis...

Janko écarte le musicien exploré et fait une place à Milica effondrée.

JANKO : Laissez sa femme se séparer de son homme.

PETAR : Je vous en prie... Je voulais juste remettre Septime Sévère au professeur, qu'il l'emporte car maintenant il est entier... Si j'avais su que tout cela aurait lieu, je vous aurais attendu. Maintenant je regrette, et c'est dur pour moi... Professeur, emmenez-moi avec vous, moi aussi...

Le professeur a accepté et tient fermement la figure de bronze.

JANKO : C'est du luxe de se pendre.

Janko pousse Petar et laisse la place à Milica. La femme prend le professeur par la main.

MILICA : Miša...

LE PROFESSEUR : Je t'entends...

MILICA : Je vois que toutes ces histoires t'ébranlent et te bouleversent. Un homme vivant durant sa vie est obligé de faire un peu de mal : heureux et sage celui qui n'en fait pas plus que ce qu'il est obligé. Pendant des années, j'ai

été fâchée contre toi. Des bruits couraient ici qu'immédiatement après ma mort tu avais commencé à vivre avec Angelina...

LE PROFESSEUR : Milica... qu'est-ce que tu racontes ?... Que je vivais...

MILICA : Nous parlerons de cela une autre fois. A ma sœur Angelina, dis-lui de cesser de jouer à la bonne âme et à la sainte nitouche, car toute la ville sait pourquoi elle est restée chez toi à élever Ivan et Sonja, pourquoi elle ne s'est pas mariée et pourquoi pendant des années elle t'a servi... Dis-lui qu'elle m'a terriblement déçue.

LE PROFESSEUR : Mon Dieu, Milica... est-ce que tu crois que...

MILICA : Et je te demande encore une chose : si c'est nécessaire, pour vivre en paix, vends la maison, et persuade les gens de l'administration, à la mairie, de construire un musée neuf. Ne permets pas que nos enfants se brouillent et se fâchent. Moi, je t'attendrai en désirant que tu reviennes au plus vite, mais je prierai pour que tu vives le plus longtemps possible... Miša, j'ai de la peine...

La femme se recroqueville, pleure et baisse la tête sur l'épaule de son mari. Il l'enlace tendrement... Le professeur respire de plus en plus difficilement. Janko s'est placé devant ses pieds et a commencé le discours d'adieu.

JANKO : Cher professeur, tu es resté ici un petit moment, mais assez longtemps pour voir comment nous mourons. Et tu dois le reconnaître, on n'est pas aussi mal qu'on le dit. Si nous ne gardions pas nos caractères de vivants, on serait encore mieux. Crois-moi, professeur, jamais de mon vivant je n'aurais osé te tenir un discours funèbre, car que dire à un homme quand on ne sait pas où il va ; chanter ses louanges à un défunt, c'est stupide – on de-

vrait le faire tant qu'il est en vie. C'est pour ça que les braves gens meurent, et que nous vivons entourés de mafieux. Puisque je sais très bien où tu retournes, je me permets de te tenir un discours "d'avant - vie" !

KESER : Abrège un peu.

JANKO : Depuis nos lointains parents, grand-père Adam et grand-mère Eve, de par le monde ont marché, rampé, couru et sauté quelques quatre-vingt milliards d'êtres humains ; en ce moment cinq milliards sont en vie, ce qui signifie que soixante-quinze milliards ont quitté notre mère la Terre. L'histoire de l'humanité est l'histoire des morts, qu'entretient et écrit un petit nombre de vivants provisoires. Et le mensonge règne depuis le baptême de notre planète. Un corps céleste, qui se compose de 29% de boue et de 71% d'eau, et que les hommes ont appelé la Terre et non – l'Eau. Ce cas de baptême erroné est le mensonge le plus innocent ; après, il en vint de plus en plus grands, jusqu'à ce qu'on en arrive enfin aux notions de Progrès, et d'Ennemi. Les Ennemis sont les adversaires du Progrès, c'est pourquoi les Amis du Progrès les ont pourchassés, tués et brûlés. Et le Progrès a gagné : aujourd'hui, dans le monde, un homme meurt de faim à chaque seconde. La médecine refuse de reconnaître que la plus incurable, la plus dangereuse et plus mortelle maladie du monde contemporain est – la faim. Elle ne le reconnaît pas car le remède est dans les mains de ceux qui payent pour qu'on se taise sur cette maladie.

Près de Keser énérvé, qui essaye de réduire son fils au silence, arrive le docteur.

LE DOCTEUR : Vous racontez des balivernes. Vous n'êtes vraiment pas normal !

JANKO : L'histoire de l'humanité est l'histoire d'une guerre qui, de temps à autre, est interrompue pour inventer de

nouvelles armes et nettoyer les anciennes. Le vingtième siècle est l'apogée du crime...

KESER : Ce que tu as dit là, tu le dis pour la dernière fois, car je vais t'étrangler.

JANKO : Si un jour quelqu'un vient se balader sur notre planète, il entendra d'abord des lamentations et des gémissements, après seulement il pourra nous voir. Pour les instants heureux de notre civilisation tu ne peux pas réunir trois témoins – il y a en toujours un qui est derrière les barreaux ! Cher professeur, tout ce qui a provoqué ta mort t'attend à nouveau. Un avenir incertain. Derrière nous, les défunts, le passé est certain. Tu nous quittes après une une courte mort – que la vie te soit légère !

KESER : Espèce de vieux schnock !

LE DOCTEUR : Vos propos sur la médecine, je ne vous les pardonnerai jamais.

MILICA: Miša... Miša... Tu m'entends... Miša...

Le professeur est couché immobile. Ses bras pendent le long de la colonne de pierre ; il respire calmement, sereinement et, le regard fixe, observe les lointaines étoiles. Les gens se sont regroupés autour de l'homme qui les quitte. Milica pleure en silence. Janko soutient la femme effondrée, tandis que les autres, avec beaucoup de recueillement, regardent leur ami qui retourne à la vie.

IV

DANS LA MAISON DU PROFESSEUR

Le salon du professeur Pavlović a retrouvé, en une nuit, son aspect bourgeois d'autrefois ; les pièces archéologiques ont été remplacées par des "œuvres complètes", de la vaisselle en cristal, des assiettes au mur, des figurines de porcelaine... Les meubles sont recouverts de napperons de dentelle, et sur les murs on a remis les photographies de famille et les tapisseries dans des cadres dorés. Pas une trace n'est restée de l'infortuné Musée du Pays natal. Sur la crédence, dans le coin de la pièce, grésille un cierge presque consumé. On sent l'odeur de l'encens.

Tante Angelina, sur la grande table, repasse avec soin le costume noir du professeur, et soupire...

TANTE ANGELINA: Ah, Miša... Miša...

Par la fenêtre ouverte parvient une chanson assourdie, mais agaçante. De la chambre du défunt sort en hâte le barbier. Il porte un récipient et une serviette.

LE BARBIER : Avez-vous encore un peu d'eau chaude ?

La tante prend le récipient et va dans la cuisine. Le barbier s'approche de la fenêtre, regarde dehors, hoche la tête, et parle d'un ton fâché.

LE BARBIER : Si cette doctoresse névrosée ne m'avait pas emporté mes meilleurs accessoires, j'aurais rasé le professeur sans éraflure. Même le fer se travaille quand il est chaud, alors un être humain... Et ceux-là, chez la belle boulangère, ils n'ont pas l'intention d'en finir avec la fête. C'est le deuxième jour qu'ils s'époumonent. Notre peuple a souvent des accès de primitivisme.

Tante Angelina apporte le récipient et constate, résignée.

TANTE ANGELINA : On a affaire à des rustres. La Belle a essayé de les calmer, mais qu'est-ce que tu veux, avec des gens ivres... Ce pli sur le pantalon ne veut pas prendre.

LE BARBIER : J'ai eu, moi aussi, toutes les peines du monde, bien que j'aie toujours aimé raser le professeur, car une joue honnête se rase plus facilement.

Le barbier, en boitant, entre dans la chambre voisine. La tante vérifie la chaleur du fer à repasser : elle asperge la semelle avec de l'eau pour faire de la vapeur. De la chambre du professeur surgit le barbier ; l'homme est pâle, agité, parle avec peine.

LE BARBIER : Le professeur... Le professeur a bougé la bouche ...

La tante regarde le barbier comme s'il n'était pas normal, et continue de repasser. Le barbier, avec crainte, s'approche de la porte de la chambre à coucher, regarde à l'intérieur, et après quelques instants, s'écrie, comme s'il avait vu le diable en personne.

LE BARBIER : Il a bougé le bras ! Il est vivant ! Le professeur est vivant ! Il remue, tout entier il remue ! Il est vivant !

Tante Angelina laisse le fer et se précipite dans la chambre du professeur. Le barbier, rassuré de la voir entrer, la suit vers l'ami ressuscité, mais la vieille femme, ahurie d'étonnement et de joie, le met dehors en le poussant hors de la chambre.

TANTE ANGELINA : Cours chercher Ivan. Il est parti chez la Belle pour les vœux. Moi, j'appellerai la doctoresse... Allez, allez...

Le barbier a du mal à trouver la porte d'entrée, et la tante, les mains tremblantes, sort un papier avec le numéro de téléphone de l'hôpital... Pendant qu'elle s'efforce de taper les numéros, le fer brûle le costume et la fumée envahit la pièce.

TANTE ANGELINA : Allo !... Passez-moi d'urgence le docteur Jelena... Oui !... Allo ! Docteur, le professeur est vivant !... Comment quel professeur ? Eh bien, le professeur Pavlović... Il remue tout entier... Oui... S'il vous plaît...

Du dehors, par la fenêtre, on entend du vacarme et un bruit de pas précipités. Dans la maison, arrive d'abord Ivan, à bout de souffle. Derrière lui apparaît le barbier essoufflé et boitant. La tante s'est appuyée sur la porte de la chambre, elle pleure... On entend Ivan qui essaye de parler à son père.

IVAN : Papa, tu m'entends... Papa...

TANTE ANGELINA : Le docteur va venir tout de suite...

La fumée du fer à repasser en train de brûler fait sursauter la vieille femme ; elle court à la table, soulève le fer, et asperge d'eau le costume. Le barbier sort de la chambre du professeur, souriant, rayonnant, comme s'il avait vu le plus beau miracle de ce monde.

LE BARBIER : Il a ouvert les yeux. Il regarde. Et il a l'air de nous reconnaître.

TANTE ANGELINA : Et moi qui repassais le costume, je voyais bien qu'il se passait quelque chose : le pli ne voulait pas prendre, ça n'était pas écrit.

LE BARBIER : Et moi qui voulais le raser, rien à faire, comme si je tenais un rasoir pour la première fois de ma vie.

De la chambre sort Ivan. Il s'approche de la tante, l'air troublé.

IVAN: Papa a parlé.

TANTE ANGELINA : Qu'est-ce qu'il a dit ?

IVAN : Il veut du yaourt.

TANTE ANGELINA : Il veut du yaourt ? Oui, oui, il y en a...
tout de suite, je reviens...

IVAN : Je ne sais pas s'il a le droit.

LE BARBIER : De peur que ça l'étouffe ?

TANTE ANGELINA : Si on attendait le docteur ? C'est elle qui
sait le mieux.

LE BARBIER : Elle, elle n'y connaît rien ! Elle a déclaré
l'homme mort, nous aurions pu, Dieu nous en garde,
l'enterrer cet après-midi.

TANTE ANGELINA : Les gens vont se rassembler au cimetière
vers cinq heures et demie, il faut que quelqu'un y aille
pour annuler...

LE BARBIER : Vous voulez dire, pour les informer. Je vais le
faire.

*Sans s'annoncer, entre la Belle Boulangère. La femme écarte
ses bras et s'écrie.*

LA BELLE BOULANGÈRE : Est-ce que c'est vrai ? Les noces
viennent juste de me le dire !

IVAN : Il est vivant.

LA BELLE BOULANGÈRE : Et moi qui croyais que les gens avaient trop bu, et qu'ils étaient devenus fous. Que Dieu me pardonne, j'ai d'abord eu peur.

La Belle va jusqu'à la porte, regarde à l'intérieur, puis revient, va jusqu'à la fenêtre et crie dans la direction de sa cour.

LA BELLE BOULANGÈRE : Il est vivant ! Le professeur est vivant !

Alors éclatent les tirs de fusils et de pistolets. La musique et la chanson se font plus fortes. La Belle s'approche d'Ivan, l'enlace maternellement, et pleure à chaudes larmes... De la chambre, on entend la voix épuisée, tremblante, du professeur.

LE PROFESSEUR : Je veux du yaourt... du yaourt... Ivan !

Les gens se calment. Tendus, ils s'approchent de la porte... La Belle Boulangère pousse un cri et recule de deux pas. Le barbier lui aussi se retire jusqu'à la fenêtre. Ivan seul entre dans la chambre.

IVAN : Allonge-toi, Papa ! Allonge-toi, ne te lève pas... Papa...

Soudain, de la chambre apparaissent Ivan et le professeur : le fils soutient son père épuisé, tremblant, qui sous le bras droit tient la statue recollée de Septime Sévère. Le vieillard s'arrête et regarde en silence les gens présents. La Belle Boulangère essaye de sourire, mais son visage s'y refuse. Le barbier se tient calme, comme au garde-à-vous. Le professeur se tourne, et, d'une voix presque fâchée, ordonne à la tante.

LE PROFESSEUR : Je veux du yaourt... Angelina, tu m'entends...

TANTE ANGELINA : Tout de suite, Miša, tout de suite... Je n'osais pas...

LE PROFESSEUR : Je brûle de soif... Aide-moi à m'asseoir...

Ivan aide son père à s'installer dans le fauteuil en cuir. Le vieillard s'assied et contemple la maison d'un regard hébété. Il serre l'empereur romain dans ses mains crispées

LE PROFESSEUR : Pendant vingt années j'ai essayé... de faire quelque chose... de cette maison... Ivan... Où sont mes fouilles ?

IVAN : Je t'expliquerai, papa, seulement ne te...

LE PROFESSEUR : Ivan, Ivan... Ça ne fait rien, dès que je serai rétabli un peu... j'irai au bureau du Conseil municipal, à la mairie... je résilierai le contrat de donation... Ta mère m'a supplié de le faire... par amour pour elle, je le ferai... Elle vous envoie ses salutations et vous recommande... de vivre en paix en bons frère et sœur... Elle a pleuré quand je... lui ai parlé de nos enfants...

Les gens écoutent le professeur et essayent de comprendre de quoi il parle.

IVAN : Quelle mère, papa ?

LE PROFESSEUR : Est-ce que tu as deux mère ?... Ta mère Milica...

IVAN : Ma mère Milica ? Elle me recommande ?

Ivan ahuri fixe son père, tandis que tante Angelina, le barbier et la Belle Boulangère se regardent en silence.

LE PROFESSEUR : Oui... Je croyais qu'elle me comprendrait, qu'elle serait de mon côté... mais en vain, peine perdue... Tu es tout et tout pour elle... Ah, mon Dieu, comme elle est belle, ta mère... Quand je l'ai aperçue, j'ai pensé... qu'une telle beauté jamais... je ne l'avais méritée...

Tante Angelina, agitée, s'approche du fauteuil du malade.

TANTE ANGELINA : Miša, tu as vu Milica ?

LE PROFESSEUR : Vue, et parlé avec elle... Donne-moi ce yaourt...

La tante lui donne un bol et une petite cuillère. Le professeur essaye de manger, mais le yaourt reste collé sur ses lèvres et son menton. Ivan observe son père de côté, tandis que la Belle Boulangère et le barbier chuchotent quelque chose. Il est évident que seule la tante croit aux dires du professeur. Elle est de plus en plus curieuse.

TANTE ANGELINA : Et, comment va ma sœur ? Que raconte-t-elle ?

LE PROFESSEUR : Qu'est-ce qu'elle raconte ? Il n'y en a que pour lui dans sa tête... Quoiqu'on dise, elle ramène tout à lui.

TANTE ANGELINA : Je ne veux pas charger mon âme d'un péché, mais déjà, durant sa vie, elle le préférerait à Sonja.

La tante va jusqu'à la crédence, prend un chiffon et essuie la photographie de sa sœur suspendue au mur, près de la fenêtre. Le professeur pointe sa petite cuillère vers la Belle boulangère.

LA BELLE BOULANGÈRE : Pardon, je vous en prie ?

LE PROFESSEUR : Approchez un peu...

La Belle s'approche du fauteuil et s'immobilise comme une écolière apeurée.

LA BELLE BOULANGÈRE : Je vous en prie...

LE PROFESSEUR : Votre mari vous salue... Votre Marko.

LA BELLE BOULANGÈRE : Mon Marko ?

LE PROFESSEUR : Votre Marko... et qui d'autre ?... Vous n'auriez pas, vous aussi, deux Marko...

LA BELLE BOULANGÈRE : Excusez-moi, mais est-ce que je peux m'asseoir ?

Comme étourdie, la femme prend une chaise et s'assied avec soulagement. Elle fait un effort pour se ressaisir et poursuivre la conversation avec calme.

LA BELLE BOULANGÈRE : Vous étiez aussi avec Marko ?

LE PROFESSEUR : Oui... et mon voisin s'en est vraiment réjoui... S'il n'était pas mort à l'époque, en homme fort... solide, comme il l'est, ... il aurait vécu cent ans...

LA BELLE BOULANGÈRE : Et moi qui ai rêvé de lui, cette nuit. Je me suis allongée sur le canapé pour me reposer un peu de tout ce tohu-bohu, et je l'ai vu en rêve.

LE PROFESSEUR : Je sais.

LA BELLE BOULANGÈRE : Comment vous le savez ?

LE PROFESSEUR : Je vous ai vue.

LA BELLE BOULANGÈRE : Excusez-moi, mais où m'avez-vous vue ?

LE PROFESSEUR : Dans votre rêve... Vous vous êtes disputés à propos de quelque chose, et vous vous êtes rapidement réveillée... Marko n'a pas réussi à vous dire... tout ce qu'il pensait... Il m'a supplié... de vous dire quand vous

rêverez à lui, la prochaine fois, de ne pas vous réveiller avant l'heure.

Ivan, sur ses gardes, s'assoit à table. La Belle froisse le mouchoir de cérémonie et observe le professeur qui mange calmement son yaourt.

LE PROFESSEUR : Il venait juste d'arriver et vous vous êtes réveillée... Et Janko disait bien... Simeun, Janko – ton neveu...

LE BARBIER : Ah, Janko. Oui, Janko. Mon Dieu, comment j'aurais pu oublier Janko.

Le barbier tient à peine sur ses jambes ; il s'appuie sur le rebord de la table. Le professeur sourit, l'air songeur.

LE PROFESSEUR : Un homme exceptionnellement spirituel, lucide et intelligent... De ma vie, personne ne m'a fait rire comme lui.

LE BARBIER : Oui, oui... c'était un vrai voyou.

LE PROFESSEUR : Alors, Janko a dit à Marko : "Comment ta femme rêverait-elle de toi, furieux comme tu l'es ?" Le voisin est... très fâché contre vous... Il dit que vous l'avez déçu comme femme et comme amie. J'avais à vous le rapporter.

La Belle se tait, regarde le professeur, et ne sait pas si elle doit sourire ou fondre en larmes.

LA BELLE BOULANGÈRE : Professeur, est-ce que vous savez ce que vous dites ?

LE PROFESSEUR : Je le sais, car je ne fais que transmettre ce qu'on m'a dit de dire. Et il est fâché... à cause de ce ma-

riage... C'est Ilija Rajković qui avait fait fermer sa boutique. N'est-ce pas ?

LA BELLE BOULANGÈRE : Oui, c'est Ilija, seulement mon fils ne se marie pas avec Ilija mais avec sa fille Biljana. Je l'ai dit à Marko une dizaine de fois déjà, mais lui répète toujours la même chose : "Tu n'aurais pas dû laisser les traîtres s'apparenter avec moi !" Avec qui, mon Dieu ? Mais ne vois-tu pas que tu es mort depuis un demi-siècle ! Et qu'est-ce que les enfants ont à voir avec vos "guerres économiques" ? Lui, tel que je le connais, il aurait voulu que son fils fasse un enfant à la fille de son ennemi et la laisse tomber. Ça aurait été une vraie vengeance, virile et balkanique ! Et je lui ai dit, il y a quelques jours, quand il s'est introduit dans mon rêve après le déjeuner : "Ne viens plus m'empoisonner la vie, moi je ne rêverai plus de toi ! J'en ai jusque-là, de toi. Retourne d'où tu viens, et laisse-moi vivre le peu d'années qui me restent avec mes bons enfants !"

LE PROFESSEUR : Je sais bien, très bien, que ce que je dis n'est pas agréable... mais je dois le faire... je leur ai promis. J'ai donné ma parole.

IVAN : A qui tu as donné ta parole, papa ? A qui ?

LE PROFESSEUR : A tout le monde... tous ceux que j'ai rencontrés au Centre de Regroupement... Lors de notre séparation, quand ils m'ont raccompagné, j'ai promis que je transmettrais leurs messages... Votre frère également était parmi eux, Simeun.

LE BARBIER : Mon frère ? Stevan ?

LE PROFESSEUR : Stevan Savski Keser...

La Belle Boulangère s'est levée, énervée. Elle a pris la chaise et l'a remise sous la table.

LA BELLE BOULANGÈRE : Je n'ose pas fermer l'œil, il apparaît tout enfariné et enragé comme un chien, et il aboie, grogne, halète, mord, il m'a déchiré le cœur en lambeaux ! Par cette croix, je taillerai un piquet en forme de pieu, et je le transpercerai s'il m'apparaît encore une seule fois.

TANTE ANGELINA : Allons, la Belle, ce n'est pas si terrible.

LA BELLE BOULANGÈRE : Comment non ?! Il veut m'envoyer à l'asile ! Je prends des calmants depuis cinq ans déjà, je consulte des médecins. Physiquement je n'ai rien, mais mes nerfs ont littéralement craqué à cause de sa méchanceté et de sa malédiction ! Il y a une dizaine d'années, il n'arrêtait pas de me dire de venir le rejoindre : "Viens, ma Belle, c'est dur pour moi sans toi. – Qu'est-ce que tu veux dire, Marko ? – Tombe malade et rends l'âme." Quand il m'a dit ça, pour un peu j'ai failli mourir. Je l'ai questionné pour voir jusqu'où il irait, et je lui ai demandé : " Tu veux que je me suicide ? – Et il a bondi : "Oui, c'est ça, suicide-toi, suicide-toi ! – Mais va te faire foutre !", faites excuse, et je lui ai balancé le cendrier en cristal. Mais on ne peut pas toucher un esprit et j'ai brisé la double vitre de la porte en verre. Après cela, il s'est tenu tranquille, il n'est pas revenu dans mes rêves, pendant deux ans...

Le barbier attend impatiemment que la femme agitée se calme. Dès qu'elle marque une pause dans son avalanche de fureur, il s'adresse au professeur.

LE BARBIER : Professeur, qu'est-ce que raconte mon frère Stevan ?

LE PROFESSEUR : Tout d'abord, il m'a supplié d'aller chez cet Ilia Rajković, votre ami maintenant,... de lui dire... qu'il enlève son nom de cette rue près du pont... Il n'est pas

du tout satisfait de l'emplacement et de l'aspect de la rue... Il est fâché à cause de cela.

LE BARBIER : Professeur, c'est ce que je dis à tout le monde. L'autre jour, je suis allé à nouveau voir monsieur Žunjić pour lui demander de faire quelque chose, mais...

LE PROFESSEUR : Ça, on le règlera, mais il y a autre chose que nous ne pourrons pas régler... Simeun, cher ami, à partir d'aujourd'hui tu ne me raseras plus... car un homme qui trahit son propre frère en danger de mort ne peut pas être mon barbier, et encore moins quelque chose de plus... Stevan te demande de ne plus mentionner son nom. Il dit que les blessures et le souvenir le rongent depuis cette nuit où il t'a supplié, acculé par ses poursuivants, de l'accueillir dans ta maison et de le cacher jusqu'à l'aube...

LE BARBIER : Professeur...

LE PROFESSEUR : Simeun, tais-toi pendant que je parle... L'homme, par la suite, est mort de ses blessures. Quand l'ennemi arrive, si on se met à réfléchir, à se demander...

LE BARBIER : Moi, on m'a brisé une jambe et tordu la colonne vertébrale à la police, à cause de lui ! Lui, il menait sa guerre, moi, je menais ma paix. Lui a-t-on jamais fait quelque chose à cause de moi ? Si je l'avais reçu cette nuit-là, ils m'auraient écartelé comme une peau de bouc sur la place du marché. Ce n'est pas suffisant le sacrifice que j'ai fait pour lui, quarante ans d'infirmité ?!

LE PROFESSEUR : Tu as eu tort, tu as eu gravement tort, Simeun...

La querelle est interrompue par une sonnerie. La tante se retourne, ne sait où aller.

TANTE ANGELINA : Qu'est-ce qui sonne, Ivan ?

IVAN : Le téléphone.

TANTE ANGELINA : L'autre jour je suis sortie à la porte et j'ai crié au facteur : Allo ! L'homme a sursauté comme si j'étais folle.

IVAN : Une vraie maison de fous.

La tante a décroché le téléphone. Dès les premiers mots la vieille femme est troublée.

TANTE ANGELINA : Oui... Oui... Eh bien... Comment dirais-je... Ne pleure pas, ça n'est pas la peine ! Ne pleure surtout pas ! ... Voilà, ton frère va te l'expliquer tout de suite...

La tante confuse, tient le téléphone et regarde Ivan.

IVAN : Sonja ?

TANTE ANGELINA : Oui. Elle a reçu le télégramme, par l'ambassade. Elle pleure à chaudes larmes, je n'arrive pas à lui dire un mot...

Ivan saisit le téléphone. S'annonce prudemment, essaye d'expliquer le plus posément possible la nouvelle situation.

IVAN : Salut, sœurlette... Calme-toi... Papa est vivant... Non, c'était une erreur... Nous avons envoyé le télégramme hier soir, pendant qu'il était mort... euh, pendant que nous le croyions mort... Non, maintenant il ne l'est plus... Tu crois que je suis devenu fou ?... Le voilà, il est assis avec nous et il raconte histoire sur histoire... Il va bien, sauf qu'il a des séquelles bizarres. Je te raconterai, quand nous nous verrons... Tu veux l'entendre ? Eh

bien, je ne sais pas, est-ce que c'est vraiment le bon moment ... D'accord...

Ivan tire le fil du téléphone et approche l'appareil de son père. Le professeur, pendant tout ce temps, regardait les petits morceaux de pierre qu'il avait trouvés dans sa poche.

IVAN : Papa, Sonja t'appelle.

A la mention du nom de sa fille le vieil homme sourit avec satisfaction et bonheur. Empressé, il prend l'appareil et crie autant que sa voix épuisée le lui permet.

LE PROFESSEUR : Sonja, mon petit !... Comment vas-tu... Eh bien, c'était ric-rac, mais comme tu peux l'entendre – je m'en suis tiré... Ne pleure pas... Les séquelles ? Quelles séquelles ?... Pardon, mais qui t'a dit ça... Ivan raconte des sottises... Comment vont mes petits-enfants ? Ils ont bien bronzé sous le soleil espagnol ? J'attends avec impatience de vous voir... Ne déballez pas vos affaires. En voiture, et venez tout de suite... Entre nous : j'ai quelque chose de très important à te dire... J'étais avec ta mère. Elle te salue beaucoup, beaucoup, tu sais, vous êtes maintenant du même âge... Comment "quelle mère" ? Qu'est-ce qu'il vous prend, mes enfants ? Ta mère Milica. Vous avez l'air de l'avoir oubliée, ou vous faites comme si je m'étais marié cent fois et que vous ne saviez plus qui est votre mère... Maman Milica... Quand tu viendras, je te raconterai tout en détail en prenant mon temps... D'accord, et dépêchez-vous...

De dehors, on entend la sirène de la voiture des urgences. Ivan sort précipitamment pour accueillir le docteur. Le barbier et la Belle regardent le professeur avec une rage non dissimulée. Seule la tante manifeste de la compréhension pour les histoires du professeur et son étrange comportement.

La doctoresse apparaît, en manteau blanc, avec une serviette

noire à la main. Ivan lui dit quelque chose rapidement et avec nervosité. Le vieil homme sourit et tend la main.

LE PROFESSEUR : Me revoilà !

JELENA : C'est la première fois que je suis contente de m'être trompée dans mon diagnostic. Tout simplement, je ne sais pas, je n'arrive pas à le croire... Vous n'aviez pas voulu aller à l'hôpital...

LE PROFESSEUR : Maintenant non plus.

TANTE ANGELINA : Est-ce que Miša peut manger du yaourt qui sort du frigidaire ?

LE BARBIER : Comme si ces gens-là savaient quelque chose... Où est ma mallette ?

Ivan s'adresse en a parte à Jelena, qui observe fixement le professeur de plus en plus animé.

IVAN : Que se passe-t-il avec papa ?

JELENA : Je ne sais pas. C'est peut être une encéphalite, une hémorragie cérébrale, une thrombose, une tumeur du cerveau, une fracture du crâne, ou de l'urémie, des complications de diabète... ou de nombreuses autres maladies. Si je l'examinais à l'hôpital, je saurais ce qui est en cause. Professeur, vous allez maintenant vous préparer et venir avec moi pour un petit examen. Je me suis trompée une fois, mais plus maintenant. S'il vous plaît, sans protestation...

LE BARBIER : Par la force ?

JELENA : Vous dites ?

LE BARBIER : Il doit subir un examen, et en détail.

IVAN : Tante, préparez les affaires de papa.

LA BELLE BOULANGÈRE : Je vais vous aider.

JELENA : Je vous en donne l'ordre, professeur, comme vous me donniez des ordres quand j'étais au lycée : "Jelena, va devant la carte", ou : "Va chercher ton cahier". Vous devez m'écouter comme je vous ai écouté.

IVAN : Allez, papa, la voiture attend...

LE PROFESSEUR : En aucune façon ! Je ne bougerai pas de cette maison tant que je serai vivant. Je te remercie, Jelena, de te soucier de moi, mais moi, maintenant, je me sens très bien. Ton père m'a examiné et a constaté que j'étais tombé dans le coma. Il a dit...

JELENA : Mon père vous a examiné ?

LE PROFESSEUR : En détail. Toi, tu as fait le constat de la mort, lui, il a fait le constat de la vie.

LE BARBIER : Ça, c'était un médecin ! Et pendant sa vie il a fait des miracles.

JELENA : Mon père ?

LE PROFESSEUR : Tu es comme mes enfants. Est-ce que tu as eu un père ?

JELENA : Certes.

LE PROFESSEUR : Etait-ce un bon, un vrai médecin ?

JELENA : Oui.

LE PROFESSEUR : Est-ce qu'il s'y connaissait en matière de coma et de mort clinique ?

JELENA : Bien sûr.

LE PROFESSEUR : Alors pourquoi tu t'étonnes ? Je n'ai pas dit que c'était Marko le boulanger qui m'avait examiné, mais ton père, le célèbre docteur Katić... Si tu savais comme il a été heureux quand je lui ai dit que tu l'avais honnêtement, honorablement, remplacé. Il était tout tremblant de joie et de fierté, et toi, tu l'as oublié... Oui, il te recommande de te consacrer à l'étude du coma et de la mort clinique, car c'est le seul lien possible avec les milliards d'humains disparus. Il t'envoie ce message en héritage.

IVAN : Vous l'entendez. Je vous l'avais dit.

Le cas du professeur intéresse de plus en plus Jelena. Elle l'écoute avec attention et se comporte comme si elle était dans son bureau.

JELENA : Est-ce qu'il m'a recommandé quelque chose d'autre ?

LE PROFESSEUR : Oui. De vous débarrasser, c'est comme ça qu'il l'a dit, de vous débarrasser de tous ces appareils et toute cette électronique, et de soigner avec votre connaissance, votre expérience, et votre attention. Il y a plusieurs années, un homme encore vivant est parti pour l'autre monde de son hôpital, maintenant le vôtre. Vraisemblablement, un appareil s'est trompé, a eu un court-circuit, à moins que ce soit un médecin.

LE BARBIER : Un médecin, certainement.

TANTE ANGELINA : Miša, tu as transmis des messages à tout le monde, et rien à moi, comme si là-haut je n'avais personne de proche.

IVAN : Tante, je vous en prie.

LE PROFESSEUR : Ça t'intéresse vraiment.

TANTE ANGELINA : Naturellement.

LE PROFESSEUR : C'est un peu désagréable, mais puisque tu insistes, je te le dirai. Tous ici ont fait des fautes et en sont redevables, sauf nous deux qui restons blancs comme neige. Mais il n'en est pas ainsi... Ta sœur Milica t'as reniée. Au moment de la séparation elle m'a dit ce que les gens lui avaient raconté sur toi et moi... depuis des lustres...

IVAN : Ah ! Une nouvelle histoire.

La tante est ahurie, pétrifiée, muette. Le professeur hausse les épaules avec résignation et parle à regret.

LE PROFESSEUR : Je croyais qu'elle ne le saurait jamais, mais voilà, je l'ai trompée. Le péché pèse sur mon âme. Nous étions restés seuls, les enfants faisaient leur chemin...

TANTE ANGELINA : Seigneur Dieu, je croyais à tout ce qu'il racontait, mais je vois maintenant qu'il n'a pas toute sa raison ! Je pensais qu'il avait vraiment été avec les nôtres...

IVAN : Jusqu'à ce qu'il vous dise cela.

LE PROFESSEUR : Et à cause de toi, mon fils, un merveilleux et noble jeune homme s'est pendu. Mon collaborateur et ami, l'instituteur Petar. Il n'a pas pu supporter qu'on jette les fouilles hors de la maison.

JELENA : C'est vrai, on a amené cet homme à l'hôpital, ce matin. Professeur, qui vous l'a dit ?

LE PROFESSEUR : J'étais avec lui, Jelena. J'étais avec lui, comme je suis maintenant avec vous. J'étais avec lui, avec Marko, avec ton père, avec son frère...

Le professeur est de plus en plus agité et fâché. Les phrases suspicieuses et les regards encore plus soupçonneux l'ont rendu furieux.

LE PROFESSEUR : J'ai discuté avec ces gens ! Ils m'ont dit tout ce qui les torturait et les rongait depuis des années ! Ils n'ont ni paix ni calme à cause de nous, les vivants... Cette statue, c'est Petar qui me l'a donnée, mon bon Petar. Elle était sans tête ni bras, et maintenant elle est entière, maintenant c'est Septime Sévère, empereur romain. Là-haut, il y a des fouilles, là-haut il y a une grande civilisation. Quand je mourrai à nouveau, vous m'enterrez avec une dizaine de pelles, de pics, de bêches. Vous ferez un paquet de tous mes fascicules, de mes instruments d'archéologie. Les gens creusent avec leurs mains, travaillent toute la journée. Nous avons découvert des choses incroyables... Tenez, ces pierres proviennent de ces fouilles. Et nous avons vu aussi un vaisseau spatial. Il nous a survolés, nous lui avons fait des signes. Cela signifie qu'il y aura, dans le futur, un contact possible avec les morts. Vous emballerez aussi un ballon d'eau de vie pour Janko...

Ivan et Jelena, en aparté se mettent d'accord, tandis que la Belle, la tante et le barbier regardent le "dément" orateur.

LE PROFESSEUR : Jelena ! Renvoie cette voiture de devant la maison ! Qu'ils ne viennent plus me bourdonner aux oreilles et m'arracher le cerveau !

IVAN : Tante, préparez les affaires.

JELENA : Professeur, vous devez venir avec nous.

LA BELLE BOULANGÈRE : Il doit, il doit... où est la valise, ma tante ?

LE PROFESSEUR : Je ne veux pas aller à l'hôpital ! Je ne veux pas !

Dans la maison, entre un joueur d'accordéon au teint basané. L'homme se retourne, confus. Il ne s'attendait pas à une dispute et à des gens excédés. Quand elle l'aperçoit, la Belle Boulangère pose sur la table la veste et les pantoufles du professeur qu'elle avait trouvés et se préparait déjà à emballer.

LA BELLE BOULANGÈRE : Qu'est-ce que tu fais ici ?

BATA LE DADAIS : Madame Lepa, venez à notre aide, s'il vous plait. M'sieur Rajković veut qu'on joue la tête en bas : il veut nous pendre par les pieds à l'arbre, comme des chauves-souris aveugles pour qu'on lui joue *La fille du village*. Tonton Radiša, le violoniste, a joué comme ça la ronde, et il est tombé sur la tête. Et maintenant, ils essayent de le ranimer, mais il n'ouvre pas les yeux...

La Belle Boulangère fait une longue inspiration, écarte les bras en s'excusant et pousse le musicien apeuré hors de la maison.

LA BELLE BOULANGÈRE : Excusez-moi pour ce contre-temps, il faut que j'aille voir ce qu'il se passe là-bas.

LE PROFESSEUR : Hé, le joueur d'accordéon ! Attends un peu, je veux te demander quelque chose !

Le joueur d'accordéon s'arrête confus. Regarde qui l'apostrophe. Le professeur se lève et pointe son doigt osseux vers l'accordéon blanc.

LE PROFESSEUR : À qui est-il cet accordéon ?

BATA LE DADAIS : A moi, monsieur.

LE PROFESSEUR : Tu es certain qu'il est à toi ?

BATA LE DADAIS : À moi, à qui d'autre ?

Le professeur s'approche du joueur d'accordéon, en s'appuyant au bord de la table.

LE PROFESSEUR : On ne t'appelle pas par hasard... Bata le dadais ?

BATA LE DADAIS : Seulement dans mon dos. Il y a des gens méchants...

LE PROFESSEUR : Je sais... Et est-ce que tu as connu un certain Fleur d'Oranger, un musicien ?

BATA LE DADAIS : Fleur d'Oranger la Chance ? Bien sûr que oui, que Dieu ait son âme ! Nous avons joué ensemble jusqu'à ce qu'il meure d'une crise cardiaque.

LE PROFESSEUR : Maintenant, tu vas gentiment me rendre l'accordéon et foutre le camp de la maison, espèce de voleur ! Est-ce qu'on vole les gens dans leur tombe...

Le professeur s'est agrippé à l'accordéon. Il essaie de l'arracher au musicien apeuré. Ivan et Jelena soutiennent le vieillard chancelant qui se tient à peine sur ses jambes.

IVAN : Papa, calme-toi... papa !

JELENA : Professeur, s'il vous plaît...

BATA LE DADAIS : Laisse-moi, monsieur ! C'est mon accordéon !

LA BELLE BOULANGÈRE : Emmenez-le, il est devenu fou.

LE PROFESSEUR : Des voyous... Vous êtes tous des voyous !...
Je ne savais pas avec qui je vivais... avec des malfaiteurs... des vauriens.

Le vieil homme a brutalement tiré l'accordéon à lui et réussi à l'arracher au musicien, mais il a, en même temps, perdu l'équilibre et s'est affalé dans le fauteuil. La doctoresse s'est précipitée. Ivan également a voulu aider, mais trop tard. Le professeur, dans une convulsion, redresse la tête, expire profondément, avec peine, comme s'il revenait à la surface après une longue plongée, raidit ses bras le long du fauteuil et se calme. Sur sa poitrine le soufflet de l'accordéon s'est étiré comme s'il avait lui aussi expiré... Tante Angelina fond en larmes, la Belle Boulangère et le barbier se signent impassiblement, et Jelena, après un court examen, dit avec calme.

JELENA : Chez des malades graves, des améliorations momentanées peuvent survenir avant la mort... Mes condoléances.

Les présents, pour la deuxième fois, expriment leurs condoléances à Ivan...

JELENA : Désirez-vous que je transporte le professeur à l'hôpital, pendant que la voiture est encore là ?

IVAN : Oui... Juste un instant...

Ivan remet en place sa cravate défaits, s'approche du téléphone, et compose les numéros.

IVAN : Allo... Ma petite soeur... Non... Il n'est pas bien... Il est mort à nouveau... Calme-toi... Nous avons tout fait, mais... Viens... Je t'attends...

Ivan pensivement raccroche, se retourne et s'approche du fauteuil de son père. Pendant quelques instants, il observe les

gens présents, puis il s'adresse à eux d'une voix sourde, contenue, et légèrement menaçante.

IVAN : Chers amis, le devoir me pousse à m'adresser à vous, en cet instant tragique, avec des mots que, je l'espère, vous comprendrez et respecterez de la meilleure manière qui soit, en tant qu'amis de vieille date de mon père et de cette maison. La situation est telle que je suis obligé de les prononcer en ce moment même. À ma grande tristesse, vous avez été témoins d'événements très particuliers, dus à la très grave maladie de mon père. Le docteur Jelena pourrait, d'un point de vue médical, vous expliquer les causes d'un comportement comateux ; moi, je voudrais dire quelque mots sur les possibles et facilement prévisibles conséquences.

BATA LE DADAIS : Excusez-moi, mais ils m'attendent...

LA BELLE BOULANGÈRE : Tu ne bouges pas d'un pouce tant que monsieur Ivan n'a pas fini.

IVAN : Vous savez tous qu'il y a, dans cette ville, des individus, et même des groupuscules qui écouterait et "interpréterait" le récit des derniers instants de mon père, ses paroles et ses actes, en se frottant les mains. Les propos d'un homme gravement malade n'échapperaient pas à leurs intrigantes conversations de couloir. Tous les événements, qui se sont déroulés ici, seraient traduits dans le vocabulaire de la rue et des ennemis de cette maison. Des bruits malveillants, offensants et extrêmement suspects courraient dans toute la ville. Je ne suis pas certain que la presse, elle-même, ne s'y intéresserait pas.

LA BELLE BOULANGÈRE : Ils n'attendent que ça.

LE BARBIER : Un homme peut se laver de tout, sauf des ragots.

IVAN : Mon père, comme vous le savez, a consacré toute sa vie au bien-être et à la prospérité de cette ville ; d'abord en tant que pédagogue, et plus tard, pendant de longues années, comme travailleur socioculturel, en luttant pour la sauvegarde des objets anciens et des monuments historiques. Il a fait tout cela avec son cœur pur et sa bonne volonté. Par un concours de circonstances, il n'a pas été récompensé de ses mérites. Par deux fois, il a été nommé dans le cercle le plus restreint du prix d'Octobre. Mais tel que nous le connaissions, sa plus grande satisfaction venait de la reconnaissance de ses compatriotes et du monde entier. Les hommes de science, à chaque occasion, lui ont témoigné leur respect et leur gratitude. Je vous parle de tout cela car nous ne devons pas laisser la figure d'un tel homme devenir la proie de railleries et de calomnies. Je fais appel à votre conscience et vous demande amicalement que tous les événements mentionnés restent entre nous et ne sortent pas du périmètre de cette maison... Aujourd'hui, cet après-midi, nous accompagnerons mon père, comme il l'a mérité. Je voudrais encore, à vous tous qui êtes présents ici, vous exprimer ma gratitude et celle de ma sœur Sonja, pour l'attention et le souci dont vous avez fait preuve durant ces deux derniers jours. Je vous remercie...

La Belle Boulangère n'a pas résisté au discours de Ivan ; elle a fondu en larmes et a enlacé fermement le fils attristé.

LA BELLE BOULANGÈRE : Ivan, mon petit... Qu'est-ce qu'ils ont à nouveau à faire du tapage... (*La marieuse s'approche de la fenêtre et s'écrie fâchée...*) Silence là-bas ! Silence ! Le professeur est mort !... Qu'est-ce qu'il y a, Sava... pourquoi tu hurles ?... Il n'était pas vivant, on a cru... Calme les noces.

Ivan sort à nouveau la bouteille d'eau de vie de la crédence et remplit les petits verres. La doctoresse, sans un mot, prend sa

mallette et quitte rapidement la maison. Les gens la suivent d'un regard étonné.

LA BELLE BOULANGÈRE : Qu'est-ce qui l'a prise ?

LE BARBIER : Une folle, comme sa mère.

Ivan, par-dessus l'épaule de la tante éplorée, tend la main vers le joueur d'accordéon.

IVAN : Je ne connais pas cet homme, mais j'espère qu'il m'a compris.

BATA LE DADAIS : Oui, monsieur.

LA BELLE BOULANGÈRE : Si jamais je l'entends...

TANTE ANGELINA : S'il se met à parler, il ira en prison à cause de l'accordéon. Alors, il n'a qu'à voir ce qui est le mieux pour lui.

Les gens jettent un regard furieux sur la tante un peu simplette.

IVAN : Par Dieu, ma tante, vous ne m'avez pas compris. De quelle prison vous parlez maintenant ? Qui a fait allusion à une prison ? J'ai dit...

LA BELLE BOULANGÈRE : Elle est tout simplement gâteuse.

LE BARBIER : L'âge, vous savez.

TANTE ANGELINA : Je sais, mon enfant, ce que tu as dis, mais moi, je dis que pour un vol dans une tombe il risque les travaux...

BATA LE DADAIS : Quel vol ?

IVAN : Encore la même chose ! Tante, je vous en prie...

Et tandis que les gens énervés s'efforcent d'expliquer à la vieille femme ahurie en quoi consiste le problème et qu'elle a tout saisi de travers, tandis que la tante comprend leurs remarques mais continue à parler selon son idée, l'âme du professeur Pavlović pour la deuxième fois émigre dans le Centre de Regroupement. Là-haut, l'accueillent les amis déjà connus, les connaissances, ses concitoyens et – sa femme Milica. Marko le boulanger est le premier à le voir. L'homme enfariné s'écrie joyeusement...

MARKO LE BOULANGER : Voilà le professeur ! Le professeur revient !

KESER : Milica, voilà ton mari !

JANKO : Il porte un accordéon ! Fleur d'Oranger, voilà ton accordéon !

FLEUR D'ORANGER : Professeur, merci, comme à un frère !
Je te baise la main...

MILICA : Miša, pourquoi es-tu revenu si vite ?

PETAR : Professeur, regardez ce que j'ai trouvé !

LE DOCTEUR : Nous avons justement envie d'une chanson !
Fleur d'Oranger, donne tout de suite le ton. Silence !
Sommes-nous prêts, mesdames et messieurs ?

Les défunts, réjouis par le retour de leur cher ami, d'une voix puissante entonnent leur chanson.

LE CHOEUR DES DÉFUNTS :

Dans la montagne la cerise fleurit,
Le printemps vient sur le chemin,
Tout est pareil dans mon pays
Mais moi je n'y suis plus,
Mais moi je n'y suis plus.

La vigne svelte verdit
Sur l'auvent de mon vieux toit,
Tout est semblable comme autrefois
Mais moi je ne suis plus là,
Mais moi je ne suis plus là

Par la fenêtre, la chanson entre doucement dans la vieille maison. Les gens, regroupés autour du défunt professeur, croient sans doute que ce sont les noceurs qui chantent dans la cour voisine. Seul le professeur sait qui la chante et d'où elle vient. C'est pourquoi, sur son visage ridé, apparaît quelque chose qui ressemble à un mystérieux et secret sourire.

FIN

Première édition en serbe : 1972

© Dušan Kovačević

© Vladimir Čejović - Anne Renoue, pour la traduction française